

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Éric Allard

L'ADDITION
DES SONGES
vingt interventions sur
des poèmes
survivantes

*Le chant
de l'âme*
Recueil de Guyon Juvet
Janvier/Février 2025

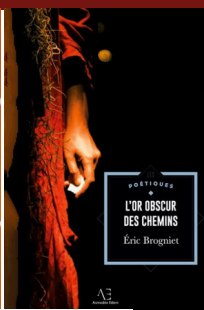
n°45

Jacques De Decker,
homme-orchestre

Portrait d'un humaniste



CONTEMPORAIN
POIL
DE CUL ROUX
Rèmi
Bertrand



Timotéo
Sergoi

N'oublie pas
la bauette du désordre



poèmes aphoriques
Barnabé
Lafont
éditions

DOMINIQUE
COSTERMAN

Outre-Mère



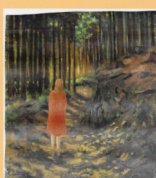
N° 54 | 3^{ème} TRIMESTRE 2025

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



Monique Thomassette

Un jeu de piste multiple
Au carrefour des Temps



MonéveIL

Patrick Devaux

Ne le dites à personne

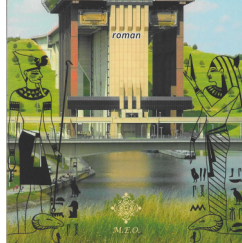


Illustrations : Catherine Boraël

ÉDITIONS LE COUDREUR

L'ASCENSEUR DES DIEUX

Pierre Coran
& Carl Norac
roman



ERIC
BRUCHER

Pardonne-nous
nos offenses



Annaud Delcorre

Gandhara



Ben Lauer

C'EST ICI

DANIEL SIMON



LES CARNETS DU DÉSERT DE LUNE

Nicole MARLIÈRE

L'HOMME-
ENFANT

roman



GIUSEPPE SANTOLUQUO

LE DON
DU PÈRE



Jacques Goyens

La Tentation
de l'Empire



Dernière
Folie

Anne
Duvivier

roman



M.E.O.

Pascal Feyaerts

Racines de l'éphémère



Préface : Philippe Colmant
Illustrations : Pascal Feyaerts

ÉDITIONS LE COUDREUR

Colette Frère

Une vie particulière



MURMURE DES SOIES

CONTEMPORAIN
CONTRE-MARÉES

Ariane
Van Compernelle



Marcelle Piquas

Sois un papillon



Ben Lauer

SOMMAIRE

PRÉSIDENTE

MARTINE ROUHART

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET

COLETTE FRÈRE

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER

PHILIPPE LEUCKX

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD

ISABELLE BIELECKI

CARINO BUCCIARELLI

ARNAUD DELCORTE

SYLVIE GODEFROID

ROBERT MASSART

JEAN-POL MASSON

ALEXANDRE MILLON

YVES NAMUR

JEAN-LOUP SEBAN

ÉVELYNE WILWERTH

Editorial

par **Martine Rouhart** 3

Les entretiens de l'AEB

Rémi Bertrand

par **Alexandre Millon** 5

Cinq questions à Daniel Charneux

par **Marcel Detiège** 16

Giuseppe Santoliquido

par **Colette Frère** 22

À cheval! - Le cheval dans le langage figuré

par **Jean-Pol Masson** 25

Retrouvons-les

par **Michel Joiret** 30

Tables d'auteurs 38

Lectures 43

Activités de nos membres 87

Errata 91

Éditeur responsable : Martine Rouhart

Comité de rédaction : Michel Joiret, Jean-Pol Masson, Martine Rouhart,
Frédéric Vincclair.

Relecture : Daniel Charneux

Mise en page et iconographie : Frédéric Vincclair

Impression : Relie-Art / Drifosett (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

par **Martine Rouhart**, Présidente de l'AEB

Chers Membres et Amis de la littérature,

Le nouveau numéro de la revue de notre association est entre vos mains, nous espérons que vous y plongerez avec plaisir et ferez une fois encore de belles découvertes.

Au fil des années, *Nos Lettres* s'est constamment enrichi et embelli, tant au niveau du contenu que de sa présentation, depuis sa première publication en 1975 (qui avait succédé au «bulletin d'information») jusqu'à son format actuel avec sa reliure « dos carré collé ».

Cette revue trimestrielle est le fruit du travail de toute une équipe (la composition est reprise au dos de la page de couverture), qui va de la tâche délicate du Comité de lecture très attentif à la qualité des textes, à la conception et à la mise en page devenues quasi professionnelles, aux relectures et à l'impression finale.

Sans oublier, bien entendu et avant tout, les rédacteurs des différentes rubriques : articles généraux sur la littérature belge de langue française, informations témoignant de la vie littéraire dans les différentes régions du pays, entretiens d'auteurs, recensions des nouvelles parutions de nos membres... D'autres propos viennent régulièrement s'ajouter au sommaire, tel par exemple « Retrouvons-les », qui offre à relire des écrivains belges un peu (et injustement) oubliés.

L'on doit également souligner la sortie de plusieurs numéros « hors-série », denses et documentés, qui ont pour vocation de développer des thématiques et événements clés de notre paysage littéraire.

ÉDITORIAL

Par ailleurs, afin que la revue, *votre* revue, reflète au mieux notre littérature et rende compte le plus possible des ouvrages de nos membres, nous vous invitons à nous proposer des articles synthétiques traitant de la littérature belge ou des recensions de livres de vos collègues membres (sachant que c'est le Comité qui veille à l'opportunité et à la qualité des textes envoyés).

Merci à vous, qui faites vivre l'association et contribuez / contribuerez à la diversité du contenu de *Nos Lettres*.

Destinée aux membres, la revue est transmise à diverses instances officielles, comme les responsables littéraires de la Fédération WB et l'Académie. Nous travaillons actuellement à une diffusion élargie, notamment à destination des bibliothèques, ainsi qu'à une enquête réalisée auprès de nos membres afin que la revue réponde au mieux à leurs attentes.

Merci à tous et... bonne lecture !

Amicalement,

Martine ROUHART

Présidente de l'AEB

Les Entretiens de l'AEB

*Entretien de
Rémi Bertrand
avec
Alexandre Millon*

à propos de:

**Poil de cul roux. Roman. Bruxelles : éd.
Asmodée/Edern, coll. Les contemporains, 2025.**

Rémi Bertrand est né à Charleroi. Il est l'auteur de romans (*La Mandarine blanche*, *Coxyde*) et d'ouvrages ludiques sur la langue française qui ont rencontré un large public (*Un bouquin n'est pas un livre* et *Un mot pour un autre*, parus dans la collection « Le goût des mots » aux Éditions Points). Il a également consacré un essai à l'œuvre de Philippe Delerm. On lui doit *À la gare comme à la guerre !*, une saynète satirique publiée à l'occasion des dix ans de chantier de la gare de Mons. Il a créé avec son épouse les siestes acoustiques de Maison rouge, qui font la part belle aux artistes de la scène musicale belge dans le cadre d'un concept store atypique. Il s'attache par ailleurs à revaloriser l'œuvre théâtrale de Franz Michaux, avec la famille de l'auteur.

Il est coordinateur éditorial (De Boeck, Van In) et éditeur (Edern).

Alexandre Millon : *Poil de Cul roux*, un roman d'enquête et d'introspection qui brouille les genres, on y parle des rouchats-rouchattes, on explore le célèbre *Poil de Carotte* de Jules Renard, et l'occasion pour toi, à travers ce classique, de souligner au passage les conséquences à vie pour un enfant

d'être (je te cite) : *Un accident du désamour ?*

Rémi Bertrand : J'ai mis du temps – quarante ans quand même – à me rendre compte que le sobriquet « rouchat » est géographiquement limité. Et pour cause, le terme, attesté pour désigner le lièvre, vient du wallon d'une zone allant du Centre à Nivelles, en passant par mon berceau carolo. Je le croyais beaucoup plus répandu... Mais non, être roux à Charleroi, c'est la double peine : le sobriquet ressemble à un crachat. Et ne le partager qu'avec une infime partie de roux, a posteriori c'est être encore plus seul : isolé parmi les isolés. Lire enfin *Poil de Carotte* à la faveur de mon enquête m'a d'ailleurs amené à lever un lièvre... et un malentendu. Comme une majorité de personnes, j'étais convaincu que ce roman racontait l'histoire d'un enfant maltraité *parce qu'il est roux*. Et c'est comme ça qu'il est présenté la plupart du temps ! Même une auteure comme Gudule fait dire à Poil de Carotte, parlant de sa mère, Mme Lepic : « Elle me trouve laid parce que je suis roux. » Son livre, *La Bibliothécaire*, est lui aussi un classique, toujours très lu, vendu à plus d'un million d'exemplaires depuis trente ans. Voilà comment une idée fausse percole dans les esprits dès le plus jeune âge. En effet, de manière inattendue, la rousseur n'est pas le sujet de *Poil de Carotte* ! C'est l'histoire d'un gamin non désiré, persécuté par sa mère parce qu'il lui rappelle le moment où son couple a périclité. Sa rousseur n'est qu'un prétexte à fournir un méchant sobriquet, dont le succès du roman a signé la fortune et l'infortune. Renard lui-même désignait par ce terme tous les enfants, dont le sort commun à cette époque était de subir une forme dure d'autorité parentale.

A. M. : Dans ton histoire nous passons en revue les effets (in)désirables de la rousseur ou disons de la différence ?

R. B. : Tout commence par cet incipit – « Je suis roux. Je le sais, on me l'a dit. » – dont je ne comprends la portée qu'à un moment avancé de mon enquête, elle-même initiée par la découverte de mes premiers cheveux blancs avec cette question : puisqu'on m'a dit être roux jusqu'à en marteler mon identité, qui serai-je lorsque je ne le serai plus ? C'est la thèse de Sartre dans ses *Réflexions sur la question juive* : c'est l'antisémite qui crée le Juif. Thèse contestable et contestée qui soudain, appliquée à la rousseur, trouve son sujet. Difficile en effet de soutenir qu'il n'existe ni culture ni communauté juive, comme le fait Sartre, mais les personnes rousses, elles, se retrouvent bel et bien dans cette définition en creux : leur caractérisation individuelle et leur catégorisation leur sont imposées et les assignent à un rôle. Par exemple, à force de s'entendre dire qu'ils sont colériques, les roux se mettent en colère, ce qui conforte le stéréotype. Le roux n'existe pas, les autres l'ont inventé ! Je le reçois comme une révélation : la théorisation d'un vécu jusque-là informulé, ou plutôt formulé inconsciemment. La différence n'est qu'une affaire d'altérité. Cela semble évident, au premier abord, pourtant le renversement est édifiant : la différence vient des autres et non de soi. La conviction du contraire, c'est-à-dire l'intériorisation imperceptible de cette altérité, a placé mon adolescence sous le signe de la culpabilisation... Ces questionnements nourrissent mon livre et s'appliquent à tant d'autres minorités non concertées, comme la « communauté » LGBTQIA+, qui n'a de communauté que le nom de défense a posteriori. Parmi les effets de la différence, je note le plus partagé : dans le meilleur des cas, elle oblige à vivre dans les fantasmes des autres. Ce qui me fait dire : « Le comble pour un être exceptionnel : être enfermé dans des lieux communs. Laissez-moi sortir ! »

A. M. : Chemin faisant, ton livre nous interpelle sur la mécanique des idées reçues. Elles nous squattent d'abord de façon non consciente : elles naissent et se construisent de manière implicite, sans que nous ayons un réel contrôle sur la manière dont elles agissent sur nous. Mais leur toxicité perdure car leur fondement n'est pas assez mis en doute ! Les idées reçues sur les blancs, les noirs, les juifs, la gauche, la droite, etc.

Le terreau/réseau actuel des populistes de tous poils ?

R. B. : Lorsque je démarre mes recherches sur la rousseur, après l'étincelle des premiers poils blancs, je perçois rapidement que ce sera en partie une contre-enquête. Je dénêche en effet quelques essais fondateurs sur le sujet, presque tous épuisés, qui me renvoient vers la littérature, l'art, les sciences, l'histoire, la mythologie, la médecine, etc. C'est par ce biais que j'arrive à Sartre, dont la thèse est reprise à la sauce rousse dès *Rouquin*, *rouquine*, le premier de ces ouvrages, paru en 1985 – l'occasion de relativiser mes premiers stigmates de l'âge en soulignant que ce domaine d'investigation est presque aussi... jeune que moi ! Or, en les lisant, je découvre des stéréotypes que je n'ai pas moi-même subis, que j'ai enfouis ou dont je n'ai pas pris la mesure. Comme l'odeur des roux, leur association à la sorcellerie, à la prostitution ou encore leur condamnation prétendument avérée au bûcher dans l'Égypte antique ou sous l'Inquisition. Ma démarche est précisément de mettre en doute l'énormité de ces idées reçues, avant même leur fondement. Les roux puent? Ah, vraiment, on dit ça ? D'où ma nécessité d'aller, chaque fois que c'est possible, jusqu'au texte source, et même d'afficher certains documents dans le livre, comme cet extrait du *Roman de Renart* : « cil rous cil puant » («ce roux ce puant»). Bref, ma méthode est simple : le voir pour le croire. Ou

le lire pour le sentir, si je puis dire. Quant au fondement de ces fantasmes, mes lectures montrent à la fois qu'il est essentiel de le questionner et pratiquement impossible de l'établir. L'apparition des idées reçues est si lointaine que les sources finissent par manquer. Par ailleurs, elles ne surgissent pas telles qu'elles arrivent jusqu'à nous, mais par accumulation et transformation. Et légitimation, à chaque étape, par des personnalités (Aristote, Plutarque, Montesquieu, Zola...), étonnamment peu soucieuses de leurs sources, qui diffusent ces idées massivement et leur donnent une caution, parfois scientifique. Il n'empêche que, oui, je suis convaincu que remonter le fil aide à les désamorcer. Et l'effet est libérateur, comme je l'écris : « Maintenant que je sais d'où vient ma puanteur, je me sens déjà mieux. Et vous ? » Près de mille ans de puanteur, ce n'est pas rien, tout de même... Le simplisme du discours populiste n'est évidemment pas du genre à questionner cette complexité. À l'heure où les mots mêmes de « diversité » ou d'« inclusion » sont effacés dans notre propre pays (par exemple, de la charte d'entreprises sous la menace étasunienne), ce type de questionnement devient un acte de résistance et de survie.

A. M. : Des temps anciens à pas si loin de nous, les clichés-roux se sont aussi fixés sur les animaux ?

R. B. : Je serais même tenté de dire : d'abord sur les animaux. Dès l'Antiquité égyptienne, certains paient au prix fort leur pelage roux dans le conflit qui oppose les dieux Seth et Osiris à la suite d'un partage de terres inégal. L'un a hérité des étendues arides du désert (les terres rouges), l'autre des rives fertiles du Nil (les terres noires). On sacrifie alors certains animaux roux, à défaut de rouges, ou bien pour calmer Seth et s'épargner sa colère, ou bien pour vénérer Osiris et s'assurer

des récoltes fécondes. Je dis « certains » car ils étaient triés sur le volet. Plutarque rapporte que le moindre poil blanc pouvait sauver la vie d'un bœuf. Ce qui aurait fait de moi un bœuf heureux. L'histoire, dit-on, est ensuite partie en roupettes avec une variante du sacrifice : l'outrage. Pour venger Osiris, on se serait mis à humilier Seth, d'abord en insultant les hommes roux, puis en les brûlant vifs (et en répandant leurs cendres pour fertiliser les sols). Mais aucune source directe ne l'atteste. En revanche, le lien entre rousseur et animaux prend des proportions moins radicales mais beaucoup plus néfastes avec le développement, durant deux millénaires, de... la physiognomonie. Je n'avais évidemment jamais entendu ce mot ! Cette pseudoscience a pourtant fait des ravages, d'Aristote à Lavater, dont les théories ont un succès considérable durant tout le dix-neuvième siècle et sont intégrées comme paroles d'évangile par les romanciers, à commencer par Balzac. C'est l'idée que les caractères moraux présumés des animaux peuvent être transposés aux hommes qui leur ressemblent physiquement. Qui dit renard dit ruse, tromperie, félonie. Qu'un homme soit roux suffit à l'assimiler au goupil et à ces vices. Qui dit porc dit impureté. D'un seul coup, les Juifs en sont, par l'intermédiaire de sa rousseur (à laquelle les Juifs sont associés, mais c'est une autre histoire...). Note qu'il est intéressant d'observer que dans un premier temps, les clichés ne portent pas sur la rousseur, mais sur l'animal... Seulement ensuite ils sont transférés à la rousseur. Même chose pour les sacrifices en Égypte : ce n'est pas la rousseur en tant que telle qui est visée, mais son analogie avec la couleur rouge de Seth. Comme quoi, on n'en finit pas de questionner, de nuancer ! Pour rester dans la métaphore animalière, c'est le problème de l'œuf et de la poule... Toujours est-il que l'ancrage est là. Il suffit de penser aux mots «rouquin», qui veut dire « chien roux » (ou « petit roux »), ou

«rouchat», dont j'ai parlé. Ou, comme je l'ai découvert, à mon... anagramme : Renard timbré !

A. M. : Nous sommes toi et moi, comme tout écrivillon qui se respecte : des lecteurs. Aux points communs pointons Philippe Delerm qui écrira *Et maintenant foutez moi la paix*, un portrait de Paul Léautaud, l'ermite misanthrope qui n'a d'intérêt que pour les animaux. Peux-tu nous parler de ta rencontre avec ces deux écritures ?

R. B. : J'ai découvert Philippe Delerm lorsque, dans le cadre de mon mémoire, je cherchais des auteurs consacrant leur écriture au quotidien, en tant que sujet, au même titre que Colette Nys-Mazure par exemple. Je l'ai lu dans l'ignorance de *La Première Gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* (1997), en commençant par ses romans antérieurs, dans lesquels il explore ses thèmes de prédilection, en particulier l'enfance, et où il forge peu à peu son écriture. Je crois que c'est ce qui m'a permis d'aller au cœur de sa démarche. Justesse et concision sont le prolongement du regard qu'il pose sur le monde. S'approcher au plus près de ce qu'on ressent, avec les adjectifs choisis, mais sans trop en faire. Et en même temps élaborer chaque fragment jusqu'à un point d'orgue qui renvoie aux premières notes. Il m'a ensuite confié l'écriture de deux livres dans la collection « Le Goût des mots » chez Points... où j'ai à mon tour expérimenté mon approche du texte court. Je crois qu'on la retrouve aujourd'hui déployée dans *Poil de Cul roux*. Quant à Léautaud, j'y suis venu par... Delerm, par le livre que tu cites, sorti peu de temps après que ma femme et moi avons vécu un an dans la même rue que lui, à un demi-siècle d'intervalle. Rue où Léautaud a vu naître sa passion pour les chats. Mais je ne l'ai lu que récemment, et par bribes. Son *Journal* tient davantage du dossier de renseignements que de

l'introspection, contrairement à celui de Renard que j'affectionne, aussi par l'écriture.

A. M. : Comment parler de *Poil de Cul roux*, sans mettre en avant ce qui, dans tes mots, est haut en couleur, plein de pittoresque imagé, d'aphorismes, de vigueur, bref de *tru-cul-ence*. On reste sur le cul ! Ajoutons à nos lectures communes Jean-Louis Fournier et son style unique, drôlerie, hypersensibilité, nostalgie. Et aussi une certaine norditude commune à Delerm ?

R. B. : Oui, en lisant le *Journal* de Renard, mais aussi *Poil de Carotte*, *Les Cloportes*, *L'Écornifleur*... j'ai été troublé de me retrouver, à ma façon, dans son art des « pointes sèches ». Et chaque chapitre de « mon » Poil étant très construit et visant l'essentiel, la lecture en devient sans doute percutante. De plus, la dernière partie, « L'album de Poil de Cul roux », qui fait écho à « L'album de Poil de Carotte », dernier chapitre du fameux roman, est un condensé d'aphorismes et de scènes très courtes, non contextualisées, dont on ne peut saisir tout le sel qu'après avoir ingéré le plat principal. Je dois aussi ma composition à Jean-Louis Fournier, un autre « ironiste » chez qui je prends mes leçons. Au-delà de sa manière de mélanger tendresse, sincérité et humour, j'admire ses « constructions » au sens propre : il empile les mots, les phrases et les brefs chapitres comme des Lego. Quand je le lis, j'ai l'impression de jouer avec gravité. Il n'y a rien de meilleur. Ah, oui, il y a une chose : Coxyde. C'est l'idée du nord de Delerm, qui écrit : « Le bonheur en flamand doit s'appeler Koksijde. » Moi, c'est mon nord. Pas très lointain, tant mieux !

A. M. : Dans nos points communs, il y a Mons. Laissons sa nouvelle gare-attraction se « Tour Eiffeliser », sinon je sens

que ça va partir en roupettes ! Et revenons sur la Grand-Place. Si un hurluberlu (issu des extrêmes) se met à peindre le singe (de l'hôtel de ville) en roux ou à le remplacer par un écureuil irlandais ravagé (vandalisme impensable, même pour nous qui ne sommes pas des Montois de souche), bref après avoir écrit ce livre, cher Rémi-y, et proféré ce texte qui tangué entre la fresque biblique (Jésus crucifié, Judas roussifié, Lilith la première meuf d'Adam : une sorcière) et le Manifeste Virulent, en passant par la génétique et le trafic de mélanine, ne crains-tu pas, par les temps qui courent, d'être sérieusement inquiété ? Lynché sur les réseaux sociaux avant même d'être jugé ? Tu pourrais finir en martyr, certes, mais il y a aussi ton éditeur là-dedans, quelle galère ce serait !

R. B. : J'ai envie de dire : aucun risque. Avant d'être lu, mon livre ne semble prêter qu'à rire. Évidemment, l'humour est un appât, mais les gens dangereux lisent-ils ? Pour qu'il y ait danger, il faudrait donc d'abord que la rousseur soit à nouveau prise au sérieux. Ou que la science ne le soit plus. Bon... tout à coup les dérives extrémistes auxquelles nous assistons me feraient douter... Car c'est lorsque la rousseur était une énigme qu'elle était prise au sérieux : sans explication sur son origine, elle valait tous les ennuis et toutes les suspicions. Tout compte fait, la génétique est récente. Et la découverte des gènes principaux impliqués dans la rousseur encore plus : une trentaine d'années pour le gène MC1R, à peine dix pour les autres. La connaissance est fragile... Sans elle, la différence physique tue, aujourd'hui encore. Il suffit de rappeler la persécution, parfois le sort tragique des albinos en Afrique. Enfin, un autre pare-feu pour les roux, c'est leur absence de communauté. Elle les protège a priori ; en même temps, elle rend chaque individu plus vulnérable... Si mon livre est une bible, j'aimerais donc autant que ce ne soit pas la leur, mais

celle de la fabrique de l'autre, à l'usage de tous. Des lecteurs mais aussi des écrivains. Et c'est vrai, en particulier des écrivains belges. Car j'ai remarqué que les plus grands d'entre eux sont roux (moi-même j'approche le mètre nonante) : Rodenbach, Baillon... Lemonnier ! On le qualifie de « dogue roux », « poilu comme un dieu », d'une « rousseur d'orge mûre ». Au besoin, je réclame sa protection. Je sais où demander asile... Bref. Tout écrivillon belge qui se respecte, pour te paraphraser, doit avoir lu *Poil de Cul roux* !

A. M. : Retrouvons-nous derrière une grille évidemment rouillée dans un bar oublié de la rue Rousselet. Tu me chanterais *L'orange amer*, une chanson tapotée sur le clavier de ton vieux Casio. On partagerait ensemble une dernière gorgée. Sachant que les bières rousses sont brassées avec des malts dits « caramel » plus grillés et torréfiés que les bières blondes. Nos crânes dégarnis réunis, on parlerait de la chance d'avoir été, comme nous, un fils aimé par ses parents. Te faire offrir par les tiens, le jour de tes quarante ans, le Jules Renard en Pléiade, *Poil de Carotte* inclus, ça en jette, non ?

R. B. : C'était une perche. Mes parents ignoraient que j'enquêtai sur la rousseur ou même que j'avais repris l'écriture, et moins encore que j'avais pris un mi-temps. Je n'en ai parlé que bien après. Le cadeau de la quarantaine, ce n'est pas anodin. C'est symbolique. J'ai trouvé ça amusant de les piéger gentiment par cette re(con)naissance involontaire de ma rousseur, en les amenant à m'offrir eux-mêmes l'indice que je leur laissais parmi ces deux volumes.

Un clin d'œil seulement, car à la différence de *Poil de Carotte*, maltraité par sa mère, j'ai été rêvé par ma maman, qui m'attendait... rousse. Comme l'était sa grand-mère. Pour elle, la rousseur était affective et je comprends qu'elle n'ait pas

perçu les aspects difficiles de cet héritage dans mon enfance. Mes parents pourraient avoir le sentiment d'être passés à côté de quelque chose. Mais j'ai tout fait pour qu'ils passent à côté. Aujourd'hui, je ne règle de compte qu'avec moi-même.

Poil de Cul roux, Edern éditions, 2025.

Broché : 25 euros.

Numérique : 9,99 euros.

[https://www.ederneditions.com/page-produit/poil-de-cul-](https://www.ederneditions.com/page-produit/poil-de-cul-roux)

[roux](https://www.ederneditions.com/page-produit/poil-de-cul-roux)



Cinq questions à Daniel Charneux

par **Marcel Detiège**

Marcel Detiège : Victor Larock, lorsqu'il était Ministre de l'Éducation nationale, haranguait la jeunesse en ces termes : « Vous qui cherchez des réponses aux questions que vous vous posez légitimement sur le sens de votre vie, ne vous adressez pas aux plus savants, mais aux plus sensibles, les poètes. »

Vous avez été professeur. Si quelques jeunes gens d'aujourd'hui se tournaient vers vous et vous disaient : « Nous ne sommes pas nés de la dernière pluie. Nous savons que cette vie où l'on entre sans savoir pourquoi et dont on sort sans davantage le savoir, est une vie absurde. Nous n'en voulons pas. C'était la vie de nos parents besogneux, vivant petitement dans l'effort, le travail médiocre, nous ne voulons pas donner notre vie pour cela. C'est-à-dire pour rien. Nous voulons donner notre vie pour quelque chose d'enthousiasmant, de passionnant, voire d'héroïque et qui nous fasse acteurs de notre vie. Qu'avez-vous à nous proposer ? »

Que répondriez-vous à cette jeunesse exigeante, mais désœuvrée, abandonnée et prête à descendre dans la rue, une péttoire à la main, et à crier : « Que la société crève puisqu'elle ne peut nous donner de raison d'être digne de ce nom ! » ?

Daniel Charneux : Votre question porte sur deux profils très différents et je m'étonne que vous désigniez le second par l'expression « cette jeunesse » comme si les deux catégories étaient identiques. Je n'ai jamais rencontré de représentants de la seconde. Ce comportement nihiliste me rappelle la phrase qu'André Breton eut le malheur d'écrire voici un siècle : « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à

descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule.»

À la première jeunesse que vous évoquez, à ces assoiffés de sens, je proposerais avant tout de profiter au maximum de l'école et des autres possibilités d'épanouissement qui leur sont offertes après celle-ci ou à côté : académies de musique, clubs sportifs, maisons de jeunes, etc. Je leur recommanderais de ne pas se livrer aux sirènes de l'intelligence artificielle mais de développer autant que possible leur intelligence naturelle, et pas seulement leurs capacités mentales mais tout leur être, esprit sain et corps sain, suivant la formule antique. Ma pratique du zen m'a enseigné la belle maxime de Maître Dogen (1200-1253) : « Vous avez eu la chance de prendre forme humaine. Ne perdez pas votre temps. Forme et substance sont comme la rosée sur l'herbe, la destinée semblable à un éclair – évanouie en un instant. » Dans cet esprit, je leur dirais de prendre conscience que la seule vie que nous ayons la certitude de vivre est celle-ci, notre fragile vie terrestre, et de ne pas perdre leur temps. Il est possible de consacrer son existence, comme vous l'avez indiqué, à des activités «enthousiasmantes, passionnantes». De nombreux jeunes nous en donnent l'exemple. Et pourquoi pas tenter de sauver la planète, comme Greta Thunberg ? Quand vous évoquez «quelque chose d'enthousiasmant, de passionnant, voire d'héroïque», je pense aussi à l'enseignement ! Développer ses compétences au maximum dans un certain domaine et décider, ensuite, de consacrer son existence à partager ces compétences avec la jeunesse, n'est-ce pas un beau programme ? En prime, il ouvre toutes grandes les portes du marché de l'emploi, étant donné la pénurie actuelle dans ce domaine.

M. D. : *L'éternelle question : qu'est-ce qu'un écrivain ?*

Pour André Goosse, quiconque écrit est un écrivain.

Ne serait-ce pas une définition un peu laxiste ?

L'écrivain n'est-il pas en quelque sorte plus qu'un écrivain : un amoureux de sa langue, un collectionneur de mots précieux, rares, dont il tente s'il échec de réaliser la palingénésie ; un amateur de subtilités grammaticales tentant à faire passer, comme le préconisait Joseph Joubert, « le sens précieux dans les termes vulgaires » ?

André Gide disait : « Il y a des romanciers qui ne sont pas des écrivains, et des écrivains qui ne sont pas des romanciers. »

Quelle serait votre définition de l'« écrivain » ?

D. C. : Si quiconque écrit est un *écrivain*, l'*écrivain* est plus qu'un écrivain, oui. Dans le même esprit que Joubert, Mallarmé disait qu'il voulait « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Ma définition de l'écrivain ? Un être qui, habité par un sujet d'écriture, tente de donner à ce sujet une forme aussi proche que possible de la perfection telle que définie par Valéry: « La valeur d'un poème réside dans l'indissolubilité du son et du sens. » J'entends ici par « poème » tout énoncé littéraire, y compris théâtral ou romanesque, qui dépasse la fonction purement référentielle du langage pour s'attacher à sa fonction poétique, c'est-à-dire esthétique, centrée sur la forme même du message.

M. D. : *Vous êtes le correcteur de Nos Lettres. C'est dire que vous êtes partisan de la bonne orthographe. Quand Bonjour tristesse parut, le critique du journal Le Peuple releva une quarantaine de fautes de français. Il n'en voulait pas à Françoise Sagan, mais à son éditeur Julliard, qui aurait pu louer les services d'un agrégé de grammaire. L'orthographe fait-elle partie de l'art d'écrire ?*

D. C. : L'orthographe, c'est un ensemble, fixé depuis plusieurs siècles, de conventions, de règles. Selon moi,

l'orthographe n'est pas du domaine de « l'art d'écrire » mais du *métier*. Je tique, moi aussi, quand je découvre une faute d'orthographe dans un livre. Je relis *Nos Lettres* afin que la revue des écrivains belges francophones soit aussi *propre* que possible mais je sais que l'erreur est humaine : lorsque je découvre une faute dans le texte de quelqu'un qui n'est pas écrivain, je m'abstiens de lui en faire le reproche. Ce n'est pas son métier. Je suis moi-même un épouvantable danseur, un chanteur pitoyable, etc. À chacun son domaine d'excellence !

M. D. : *Il y a toujours eu des réformateurs de l'orthographe.*

Un certain M. Marle scandalisa, vers 1830, par son Appel o Fransé et par la publication de certaines lettres d'Andrieux, «manbre de l'Aquadémie fransèze» (sic).

« Mosieur, Il è d'un bon èspri de dézéré la réforme de l'ortografe francèse actuèle »...

L'orthographe réformée ne serait-elle pas plus difficile que celle apprise sur les bancs de l'école primaire ?

D. C. : L'orthographe française a fait l'objet d'une réforme assez timide en 1990. Cette « nouvelle orthographe » est appliquée par certaines institutions comme la Communauté française Wallonie-Bruxelles. J'en suis resté, pour ma propre pratique, à celle que j'ai apprise autrefois. En tant qu'enseignant, j'acceptais bien entendu les deux formes. Je ne vois pas pourquoi une orthographe réformée serait plus difficile. Le cerveau d'un jeune élève est une prodigieuse machine à apprendre, ne l'oublions pas. J'ai apprécié *La Convivialité*, cet excellent spectacle montrant la difficulté et les incohérences de notre orthographe. Et je me mets à la place de l'étranger qui, apprenant notre langue, se demande comment quelqu'un a pu décider un jour que le vocable [wazo] serait transcrit par un mot de six lettres contenant les cinq voyelles dont aucune ne serait prononcée : « oiseau »... D'autres langues ont procédé à des réformes qui ont simplifié l'écriture comme le norvégien,

l'allemand ou l'espagnol. Une langue n'a de cesse d'évoluer. Il n'est pas interdit de penser que l'orthographe française, conventionnelle par définition, connaisse encore, à l'avenir, des modifications qui entraîneront des débats entre *puristes* et *novateurs*...

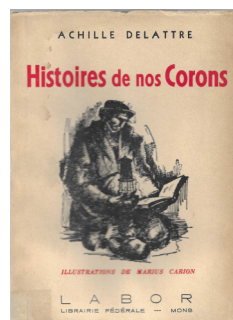
M. D. : *Les règles de l'orthographe ne seraient-elles pas un moyen pour le monde académique de se plier le gros peuple ignorant ?*

Et celui-ci ne serait-il pas fondé à rétorquer, comme ce grammairien (était-ce Vaugelas ?) qui, se sentant mourir, disait: «Je m'en vais ou je m'en vas, l'un et l'autre se dit ou se disent.»

D. C. : Le « gros peuple ignorant » ? C'est une notion qui me semble un peu dépassée... L'enseignement obligatoire donne à chacun la possibilité d'acquérir des connaissances, notamment linguistiques et orthographiques. Et ce n'est pas le monde académique qui tire parti de l'ignorance, il n'est que de jeter un coup d'œil de l'autre côté de l'Atlantique (exemple récent mais pas unique, hélas !) pour s'en persuader. Ceci dit, le peuple au sens où vous l'entendez possédait d'autres qualités qui pouvaient le dispenser d'être, en plus, un champion d'orthographe. Je songe à cette belle nouvelle, « Orthographe simplifiée », tirée du recueil *Histoire de nos corons* d'Achille Delattre, qui fut mineur de fond avant de devenir écrivain et ministre, et dont j'aimerais, en conclusion, citer cet extrait :

Parmi les porions qui savaient lire et écrire, ai-je dit que beaucoup faisaient des fautes d'orthographe nombreuses et extraordinaires? Jean-Baptiste Colin était de ceux-là. Il était devenu chef-porion à Belle-et-Bonne, bien noté de ses chefs et respecté de ses ouvriers ; et cela allait très bien ainsi depuis vingt ans. Mais un jour survint au charbonnage un jeune ingénieur qui avait passé sa jeunesse dans la ville voisine où il

était né et qui avait un certain penchant pour la littérature. Quand il vit le livre de Jean-Baptiste Colin, il devint blême et, au lieu de descendre au niveau de son subalterne, il prétendit que celui-ci remédierait à son abominable orthographe. – Faites-moi un rapport écrit sur ce qui se passe, dit-il un jour au chef-porion. Il aura son rapport écrit, se dit celui-ci ; et deux jours après il apportait à son chef une feuille de papier dont l'état de froissement et la blancheur qui n'était plus extrême indiquaient bien quelles mains inexpertes l'avaient maniée. Et l'ingénieur lut : « An o de la taye il a un remonteman, jé fé poussé le cu de la taye... » – C'est affreux ! s'écria l'ingénieur furieux. Les mots sont estropiés ; il manque des l, des s, des t partout. – Je vous demande pardon, intervint calmement Colin, mais je vous assure, Monsieur l'ingénieur, que c'est la première fois qu'il me manque quelque chose. Quand on me prescrit d'avoir à produire 500 chariots, j'en fournis ordinairement plus, jamais moins ; je ne veux pas être plus en retard dans mes rapports que dans ma production. La semaine suivante, l'ingénieur ayant demandé à Colin s'il avait rédigé son rapport, celui-ci tendit un nouveau papier froissé et maculé. Et l'ingénieur lut avec épouvante ce qui suit : « A la costresse de la vaine à mouche une faye sé montré, jé arété louvrache » etc. – Mais c'est encore pire, hurla l'ingénieur. – Regardez dans le coin à droite du papier, répondit tranquillement Colin, j'ai placé là un stock de l, de t, de s, etc., vous pouvez y puiser à votre aise pour remplacer ceux qui manquent.



Achille Delattre, *Histoire de nos Corons*. Paris-Bruxelles, éd. Labor, 1939. (Coll. AEB n°823).

Entretien de Giuseppe Santoliquido avec Colette Frère

à propos de:
Le don du père. Roman. Paris : éd. Gallimard, 2025.

Secrets d'enfance et d'ailleurs

Colette Frère : *Votre dernier opus, Le Don du Père, encensé par la Presse et le Public, constitue un tournant dans votre œuvre littéraire puisque vous y racontez sans détour votre enfance ; pourquoi ce virage vers l'intime ?*

Giuseppe Santoliquido : Par nécessité. Lorsque mon père est tombé malade, j'ai ressenti une forme d'urgence à écrire un livre qui ait son parcours pour point de départ. Un point de départ qui m'a permis de traiter d'autres sujets qui me tenaient à cœur.

C. F. : *Le portrait de votre père y est parfois douloureux. Lui avez-vous demandé l'autorisation d'écrire ce livre ?*

G. S. : Non, je ne lui ai pas demandé son avis.

C. F. : *Vous y parlez beaucoup de la migration. Bien qu'étant né à Liège et n'avoir vécu en Italie que pendant de courtes périodes, vous écrivez vous être longtemps senti non enraciné « ou doublement ancré ». Cette double appartenance est-elle difficile à assumer ? Comment l'avez-vous gérée ?*

G. S. : Je ne dirais pas que cette double appartenance a

été difficile à assumer. J'éprouvais quelques difficultés à me situer, d'un point de vue de mon identité, en Italie ou en Belgique. Cette période d'incertitude se situait plutôt à l'adolescence. À l'âge adulte, et plus encore lorsque j'ai commencé à écrire, cela a été résolu.

C. F. : *Vous décrivez, à cette époque, des communautés belge et italienne bienveillantes les unes envers les autres. Est-ce le regard du romancier ? Ou une réalité sociologique et historique ?*

G. S. : Ni l'un ni l'autre. C'est l'expérience vécue par mes parents et mes grands-parents et qui m'a été relatée tout au long de mon enfance et de mon adolescence. Cela ne se veut en aucun cas une généralisation de la situation des immigrés italiens en Belgique.

C. F. : *Vous abordez un thème délicat, le suicide de votre grand-père. Et vous semblez interpellé par le pardon spontanément donné par la famille. Comment ressentez-vous le suicide ? Le thème vous parle puisque vous l'abordez aussi dans votre pièce La nuit du fils ?*

G. S. : Ce n'est pas tant le thème qui me parle en tant que tel, mais il a touché ma famille à deux reprises et il est donc évident que cela a marqué le devenir psychique et affectif des membres de cette famille. En tant que romancier, il était donc important, par la littérature et plus spécifiquement le travail sur la langue, de nommer les choses le plus justement et le plus précisément possible, afin de tenter de les comprendre.

C. F. : *Vous décrivez votre père comme un mélancolique, un homme qui fut contraint d'abandonner son rêve d'être avocat pour travailler comme mécanicien. Jeune homme, vous plongez dans la dépression. Étiez-vous envahi par la tristesse de votre père ? N'osiez-vous pas le trahir en prenant une autre route ?*

G. S. : Je n'étais pas envahi par la tristesse de mon père

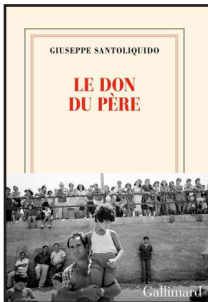
mais intrigué par la mélancolie qui semblait l'habiter et dont j'ai cherché à percer le mystère en écrivant ce livre.

C. F. : *Vous mentionnez dans le livre avoir deux enfants. Faut-il pour être père avoir mis des mots sur la relation entretenue avec son propre père ? Est-ce cela aussi l'urgence dont vous parlez ?*

G. S. : L'urgence dont je parle n'est pas liée au fait d'être moi-même père de deux enfants ; plutôt à la maladie de mon père. Je ne pourrais répondre à la première partie de cette question : j'ignore, en effet, s'il faut être père pour mettre des mots sur la relation entretenue avec son propre père. Il est toutefois certain que l'on effectue des rapprochements entre sa propre situation et celle que l'on a vécue lorsqu'on était adolescent à l'égard de son propre père.

C. F. : *Comment vivez-vous l'engouement autour de votre livre ? Et est-ce vraiment un roman ?*

G. S. : *Le Don du Père* n'est pas un roman, mais un récit autobiographique écrit à la manière d'un roman. Je ne suis pas certain que l'on puisse parler d'engouement autour de mon livre, mais plutôt d'un accueil favorable de la part du public et de la critique, ce qui, bien évidemment, ne peut que me réjouir.



À cheval ! *Le cheval dans le langage figuré*

par **Jean-Pol Masson**

« On doit être maître de son cheval, compagnon
de son chien et valet de son oiseau. »

Favin, *Théâtre d'honneur*¹

J'ai choisi l'épigraphe que vous venez de lire parce que je l'ai trouvée belle, tout simplement, alors qu'elle n'a rien à voir avec le sujet que je vais traiter et qui concerne le recours au mot cheval dans le langage figuré.

1. Cité par Lacurne, lui-même cité par Littré. Je n'ai rien trouvé sur ce Favin. Lacurne était un historien, un philologue et un lexicographe, membre de l'Académie française (1697-1781).

À cet égard, certaines expressions sont bien connues : *être à cheval* (sur un principe, par exemple), un *cheval de bataille* (un dada – mot qui désigne d'ailleurs aussi un cheval !), *monter sur ses grands chevaux* (voir ci-dessous), une *vie de cheval* (dure), un *métier de cheval* (pénible), un *remède de cheval* (puissant), une *santé de cheval* (robuste), une *fièvre de cheval* (forte), *manger du cheval* (une viande fort dure), *avoir mangé du cheval* (être en superforme), une *lettre à cheval* (désagréable, voire injurieuse), *à pied, à cheval et en voiture* (de toutes les façons possibles), *travailler comme un cheval* (durement), *miser* (ou *parier*) *sur le mauvais cheval* (s'engager en faveur de quelqu'un qui a perdu, ou s'associer avec une telle personne), un *cheval de retour* (un récidiviste), de même que des proverbes, comme *il n'est* (ou *il n'y a*) *si bon cheval qui ne bronche*.

Il est quantité de ces expressions et de ces proverbes (dont un grand nombre est d'ailleurs complètement tombé en désuétude), de sorte que l'on ne vous parlera ici que de quelques-uns d'entre eux, notamment pour expliquer leur origine. Celles et ceux qui veulent en connaître d'autres consulteront avec profit les dictionnaires de Furetière, de Littré, de Bescherelle, de Robert et le *Trésor de la langue française* ².

2. C'est dans ces ouvrages que sont glanés les emplois, les expressions et proverbes qui suivent.

Commençons par l'expression à *cheval*. Elle s'emploie – rarement – au figuré, avec le sens de « dans la dignité », selon le *Trésor de la langue française*, qui donne une belle citation ³ prise chez l'historien René Grousset, éminent spécialiste des croisades, qui écrit ceci à propos de Baudouin IV, roi de Jérusalem : « Le règne du malheureux jeune homme ⁴ [...] ne devait donc être finalement qu'une longue agonie, mais une agonie à cheval, face à l'ennemi, toute raidie dans le sentiment de la dignité royale du devoir chrétien et des responsabilités de la couronne, en ces heures tragiques où au drame du roi répondait le drame du royaume. »

3. N'en déduisez pas que j'approuve les croisades !

4. Il était lépreux.

5. Broncher signifie ici « mettre le pied à faux » (Littré).

6. À l'époque, il s'agit d'une cour supérieure de justice et non d'une institution législative.

7. Selon le Dictionnaire des proverbes, de Pierre-Marie Quidart (cité par Wikipédia ; Quidart [1792-1882] était un grammairien et un auteur dramatique, assez oublié), ce serait le parlement de Toulouse, qui avait injustement condamné à mort Jean Calas. L'affaire, qui avait des relents d'intolérance religieuse (Calas était protestant), avait fait grand bruit et avait notamment mobilisé Voltaire.

Il n'est si bon cheval qui ne bronche ⁵. La portée de cette expression est évidente : tout le monde peut se tromper. Si j'y consacre un mot, c'est parce qu'elle a donné lieu, au XVIII^e siècle, à une anecdote qui, si elle n'est vraie, mériterait de l'être. Un parlement ⁶ ayant rendu un arrêt particulièrement critiquable ⁷, son chef de corps, le premier président, avait été convoqué par le chancelier. Pour sa défense, ledit premier président avait invoqué le proverbe qui nous occupe. Sur quoi le chancelier : « Un cheval, oui, mais toute une écurie ! »

Monter sur ses grands chevaux, c'est, pour Littré, « prendre les choses avec résolution, avec hauteur, se gendарmer ». La

définition de Furetière, bien que plus ancienne, me paraît mieux correspondre à l'acception usuelle contemporaine : «parler en colère et d'un ton hautain». Quoi qu'il en soit, l'expression possède une origine historique précise. Au Moyen Age, ceux qui combattaient à cheval avaient deux montures, l'une, de taille ordinaire, sur laquelle ils cheminaient, l'autre, de grande taille, qu'ils utilisaient au combat (Littré).

Il est des hommes qui, lorsqu'ils trouvent une femme laide, la qualifient de cheval. Ils ne sont pas à l'abri pour autant : un *cheval*, c'est un homme grossier et brutal. On ajoute parfois un complément, pour distinguer le noble cheval de selle de ses collègues moins raffinés : *cheval de bât, de carrosse, de charrue* (Trésor).

S'il est très difficile de se procurer une chose, l'on dira qu'elle *ne se trouve pas dans le pas d'un cheval*. C'est la célèbre réplique d'un personnage de Molière à qui l'on veut soutirer de l'argent pour (prétendument) sauver son fils des griffes d'un Turc : « Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ? » (*Les Fourberies de Scapin*, II, 7).

Voici une expression qui fleure le bon temps où l'armée comprenait de la cavalerie : *il est bon cheval de trompette*, c'est-à-dire qu'il ne craint ni le bruit ni les menaces.

Littré fait observer que *l'âge n'est que pour les chevaux*, à savoir qu'il ne faut pas s'enquérir de l'âge des personnes. Mais cela n'empêche malheureusement pas de vieillir : *il n'est si bon cheval qui ne devienne rosse*. Consolez-vous avec le proverbe suivant, qui dit le contraire, prouvant encore une fois combien le bon sens populaire est peu fiable : jamais bon cheval ne

devient rosse, on ne perd jamais entièrement ses bonnes qualités.

À présent une formule où galanterie et antiféminisme se mélangent subtilement : *jamais coup de pied de jument ne fit mal à cheval*, ce qui signifie, selon le *Trésor*, qu'« un homme doit prendre galamment ce qui vient d'une femme ». C'est vrai, mais est-ce bien cela que les inventeurs de l'adage ont voulu exprimer ? À vous de décider.

Dans un autre domaine, vous admettrez sans doute que *quand le foin manque aux râteliers, les chevaux se battent*, les querelles se produisent quand l'argent fait défaut. Vous serez peut-être également disposés à reconnaître que *les chevaux courent les bénéfices et les ânes les attrapent*, autrement dit les récompenses ne sont pas toujours attribuées à celles et ceux qui les méritent. En tout cas, limitez les risques en surveillant vous-mêmes vos affaires, parce que *l'œil du maître engraisse le cheval*. Et prenez vos précautions à temps, *car il ne faut point fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors*. Gardez-vous aussi de *changer un cheval borgne contre un aveugle*, changer une chose mauvaise contre une qui l'est encore davantage. Tout cela vous évitera d'être *mal à cheval* (être mal dans vos affaires) ou de terminer sans avoir *ni cheval ni mule* (sans ressources).

Sous l'Ancien Régime, les régicides, comme Ravaillac, étaient écartelés, c'est-à-dire tirés à quatre chevaux, un équidé étant attaché à chacun des membres du condamné. L'expression est passée dans le langage figuré. Ainsi, Barrès écrivait : « Je désirais sentir ma vie sans contradictions, ne pas être divisé, tiré à quatre chevaux, être un pour moi » (cité par le *Trésor*). Également sous la monarchie, on pouvait dire qui aura

de beaux chevaux si ce n'est le roi ?, soit « il n'est pas étonnant qu'un homme riche et puissant ait ce qu'il y a de mieux » (Littre).

Du temps de Furetière, on disait, « pour se moquer d'un train en désordre », c'est l'ambassade de Viarron, trois chevaux et une mule. J'avoue n'avoir rien trouvé sur ce Viarron. Le même Furetière cite une anecdote qui nous vient d'Aulu-Gelle, auteur latin du II^e siècle. Les Latins utilisaient l'expression le cheval de Séjus pour désigner une chose qu'il est dangereux de posséder. Ledit Séjus (mes recherches sur lui sont demeurées vaines) possédait un fort beau cheval, jusqu'à ce qu'il (Séjus !) soit tué par un homme politique, Dolabella, qui s'empara du destrier. Dolabella finit mal (il a été contraint de se suicider). L'animal passa ensuite au triumvir Crassus, qui périt assassiné, puis à Marc-Antoine (celui de Cléopâtre), dont on connaît la fin tragique.

C'est Furetière encore qui donne une expression que l'on ne rencontre plus dans les dictionnaires postérieurs : un cheval est chargé de maigre, il revient de La Rochelle, ce qui voulait dire qu'il n'était point gras. Le maigre est un poisson, qui était commun dans les eaux avoisinant La Rochelle. La formule se réfère aussi, par jeu de mots, à la sévère disette dont ce port a souffert en 1627-1628, la ville étant alors assiégée par Richelieu, en représailles d'un accord conclu entre les Rochelais et les Anglais et – surtout – parce qu'elle était la plus importante des places fortes accordées aux protestants par l'Édit de Nantes.

Ne terminons pas sur cette note triste et buvons le verre de l'amitié, parce qu'après bon vin, bon cheval⁸ !

8. On est plus hardi quand on a un peu bu. Hic !

Retrouvons-les : Henri Liebrecht & Jean Tousseul

par **Michel Joiret**

Les auteurs issus d'une Belgique en quête d'identité.



Henri Liebrecht
(1884-1955)



Jean Tousseul
(1890-1944)

Henri LIEBRECHT, *Un amateur de jardins*.

Texte

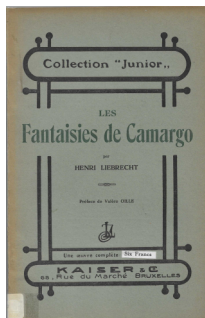
[...] *Des champs s'étendaient en face de nous, sous la terrasse. Le blé, vert encore, était jeune et haut. La forêt, plus loin, mettait une barre noire à l'horizon et le soleil déjà très bas envoyait au paysage des rayons fort obliques. L'ombre errante et précise du stylet d'une horloge solaire marquait cinq heures sur le marbre d'une table ronde au centre de la terrasse. Nous nous levâmes. Partout on entendait les jardiniers au travail. L'eau des pommes d'arrosoirs ruisselait en pluie perlée sur les gazons drus.*

Ailleurs le grincement d'un sécateur décapitait les brindilles d'une haie.

– Ces travaux sont rustiques et simples, me dit M. de Fonsac, et certes ils seraient insuffisants à contenter les désirs de gloire d'un ambitieux. Mais ils peuvent satisfaire un modeste campagnard, qui y trouve l'emploi de son temps et les leçons d'une philosophie que lui enseigne la nature et qui lui apprennent la sagesse de vivre.

Extrait des *Fantaisies de Camargo*, 1913.

Édité par « Librairie Dechenne à l'enseigne de la toison d'or », Bruxelles, 1921.



Première édition.
Kaiser & co, collection Junior, 1913
(Coll. AEB, n°2073).

1. Typologie

Prose descriptive et prise de parole orientée.

2. L'auteur et son œuvre

Henri Liebrecht (né à Istanbul le 29 juillet 1884 – mort à Bruxelles le 27 septembre 1955) est un écrivain, essayiste, homme de presse et historien belge. Il suit ensuite les cours de polytechnique de l'Université libre de Bruxelles et se passionne pour la littérature, la poésie et le théâtre. Il obtient ainsi le diplôme de docteur en philosophie et lettres.

Henri Liebrecht publie des études sur La Jeune Belgique, sur Charles De Coster, sur Iwan Gilkin ou encore sur Albert Giraud. Il a été rédacteur en chef du *Soir illustré* avant qu'on ne lui confie la direction du service littéraire du journal *Le Soir*. Il a été également secrétaire-général du Musée du Livre et professeur à l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, occupant la chaire de littérature.

De même, il était membre philologue de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

3. L'œuvre et son temps

Collaborateur du *Thyrse*, il en est le directeur pendant presque deux ans, entre 1905 et 1907, avec le poète Morisseaux. Sa bibliographie est abondante et variée. Citons, entre autres ouvrages :

- *La Vie et le rêve de Charles De Coster*, 1927.
- *À l'ombre du minaret*, (contes), 1929.
- *Histoire illustrée de la littérature belge de langue française, des origines à 1930*, en collaboration avec Georges Rency, 1931, 3e édition.

Couronné par l'Académie royale de Belgique.

Prix de la langue-française 1926 de l'Académie française.

- *Quelques traditions et coutumes du folklore belge*, 1947 (deux volumes illustrés patronnés par une grande marque de chocolat belge).

- *Les Chambres de rhétorique*, 1948.

Sous sa direction sortent:

- *Histoire de la Guerre des Nations Unies. 1939-1945*, 1947.

- *Histoire de la Guerre des Nations Unies. De la victoire à la paix*, 1949.

- Des articles historiques ont paru après sa mort dans les *Cahiers léopoldiens*.

- Des contes comme *La belle Indienne* et *La légende du petit Prince*. (Extraits de *Contes et légendes*, Librairie Vanderlinden, Bruxelles,

4. L'écriture

- Écriture essentiellement affectée aux beautés de la nature et aux travaux d'aménagement qu'elle suscite.

- Vocabulaire d'usage orienté, volontiers associé à une figure significative (ruisselait de pluie perlée ; gazon dru), voire métaphorique (le grincement d'un sécateur ; décapitait les brindilles d'une haie...)

- Souci du terme « propre » (ou approprié) : « L'ombre errante et précise ; « Le stylet d'une horloge ».

- Opposition de sens (Ces travaux sont rustiques et simples – désirs de gloire d'un ambitieux) : modeste campagnard – leçons d'une philosophie).

5. Lecture en « questions »

Un court texte partagé entre le souci du détail (« Le blé, vert

RETRouvONS-LES

encore, était jeune et haut... », le choix de verbes « forts » («décapitait les brindilles...» ; « L'eau des pommes d'arrosoirs ruisselait en pluie perlée... »).

On appréciera la nature de la « leçon » qui s'en dégage (explicitement associée à la nature et à la sagesse de vivre.

Par extension, il est permis d'associer ce court passage aux propos écologiques qui figurent en bonne place dans nombre de publications récentes.

Jean TOUSSEUL, *Le village gris*

Texte : *Douceur du Soir*

Les campagnes arrondies sentaient le blé mûr. Le matin, elles fumaient un peu et le soleil les laissait tout humides jusqu'à midi. Un flamboiement poudré d'or vibra pendant des heures sous la coupe bleue de l'horizon. On ne voyait plus personne. Mais lorsque l'astre devenait rouge comme un gros fruit vermeil et qu'il musait le long des collines, mes éteules apparaissaient nues, les terres retournées prenaient une bonne odeur concentrée, les chemins couraient allègrement avec des lacets tentants le long des pignons purs qui buvaient tout ce qui restait de clarté autour d'eux et les petites gens, menus, aigus, remuaient dans la douceur du soir : on eût dit qu'ils venaient de sortir du sol.

1. Typologie

Texte en prose, simple, direct, empreint de naturel et de vivacité.

Le village gris est publié aux éditions Rieder, Paris, 1927.

2. L'auteur et son temps

Né à Andenne-sur-Meuse en 1890, mort à Seilles en 1947.

Fils d'ouvriers, études incomplètes.

Exerce différents métiers : copiste, ouvrier, employé, journaliste, écrivain.

Tousseul manifeste une tendresse particulière pour les humbles, les animaux, les plantes. Acteur du combat pour la dignité de la condition ouvrière, Tousseul se sent également concerné par les deux guerres mondiales et le contexte

historique (émergence du racisme, de la problématique des empires coloniaux, de la crise économique et de la montée du fascisme).

Le village gris est sans conteste l'ouvrage de Jean Tousseul le plus connu et celui que la postérité a considéré comme le plus emblématique de son œuvre. Premier tome de la saga « Jean Clarambaux », l'œuvre évoque avec nostalgie et tendresse l'enfance d'un enfant qui partage de nombreux points communs avec le jeune Olivier Degée qui deviendra Jean Tousseul.

3. L'œuvre et son temps

Outre la série des Clarambaux, Jean Tousseul accorde une place importante à la Wallonie. Ses personnages (héros, ouvriers, paysans) prennent vie sous sa plume et, pour la plupart, s'accordent aux lieux qui leur confèrent une véritable identité.

Le village gris est le premier écrit de Jean Tousseul à être édité par un éditeur français : les éditions Rieder qui publieront les trois premiers tomes du cycle, ensuite publié aux Éditions de Belgique.

Les éditions Rieder étaient connues pour leur catalogue centré sur des œuvres socialistes et pacifistes. La crise de 1929 les atteint très durement et elles seront finalement absorbées par les PUF (Presses universitaires de France).

Le Village Gris obtiendra le « Grand Prix d'art Wallon ».

4. L'écriture

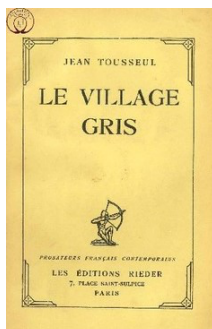
Le romancier a décrit la région mosane, son petit peuple et ses métiers. Il n'en fut pas moins un écrivain *engagé*, à la fibre anarchiste. Journaliste et militant pacifiste, il privilégie le nationalisme patriotique. Admirateur des grands romanciers scandinaves et russes, Tousseul acquiert une dimension universelle et étudie le rapport entre l'Homme et la Nature, le destin et la vie.

5. Questions

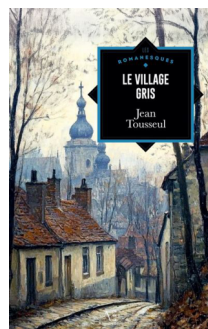
On remarquera l'emploi de verbes évocateurs et significatifs: sentaient, fumaient, vibrait, musait... Un choix qui optimise l'évocation et garantit l'« efficacité » du propos.

Quantité de *figures* illustrent ce court passage et lui confèrent un caractère poétique évident : *les chemins couraient...* ; *les pignons purs qui buvaient...* ; *comme un gros fruit vermeil...* ; *un flamboiement poudré d'or...*

L'auteur use d'une large palette sensorielle (essentiellement la vue et l'odorat), qui rehausse la fresque bucolique et en dégage une douceur insigne.



Première édition.



Réédition en 2025, chez
Asmodée/Edern.

Tables d'auteurs

par **Michel Joiret**

Ce vendredi 16 mai 2025, aux « Tables d'auteurs », Jean-Pol Masson et Colette Frère ont exploré, et partagé, leur complicité littéraire.

Interrogé par Michel Joiret, Jean-Pol Masson, le premier des deux invités des « Tables », a longuement (et très utilement) étudié le rapport naturel qui s'est ébauché entre lui, le Droit, et la littérature. La question de convergence (d'affinités?) entre le bien-fondé d'une formation émergente – autant qu'assumée –, et celui de l'environnement littéraire, s'est évidemment posée à maintes reprises au fil de l'entretien. Nul doute qu'elle existe et continue d'exister.

Par ailleurs, qui pourrait ignorer la pluralité autant que la spécificité des usages spécifiques, associés ou dissociés, c'est selon, dans le vocabulaire réservé au Droit ?

En revanche, la littérature s'applique le plus souvent aux remuements de l'individu ainsi qu'aux multiples « figures » qui touchent à l'invention, voire à l'imaginaire.

Présenter Jean-Pol Masson relève de la logique, de la cohérence et de la continuité.

Bruxellois de souche, docteur en Droit (U.L.B.) et licencié en criminologie (U.L.B.), l'intéressé a été avocat, magistrat, directeur à la Cour des comptes, et, parallèlement, assistant puis professeur d'Université, où il a dispensé le cours général d'Introduction au droit de même qu' un cours de Droit familial approfondi.

Le présentateur observe que l'orientation optionnelle est bien davantage qu'un simple choix et implique une connexité d'éléments structurels essentiels à la vie sociale (magistrature, appel aux métiers du Droit – avocats, greffiers, huissiers), et conséquemment, l'étude du droit va de pair avec l'édition de nombreuses publications strictement juridiques – la plupart en droit familial... *Le Journal des tribunaux* lui est familier au même titre que son approche des copieux ouvrages subséquents.

Pour Jean-Pol Masson, le Droit appelle une profonde réflexion sur le Vaste théâtre de la vie et des comportements humains ; il implique derechef la justice et le pouvoir, inspirant tantôt la crainte, tantôt les mouvements d'humeur que génère l'autorité (naturelle ou arbitrairement conquise). Si Marivaux nous a appris que la littérature peut se montrer moqueuse par rapport au Droit, il atteste en outre que la langue n'entend pas se confiner dans un genre.

Invariablement requis par ses ressources inestimables, Masson s'est découvert et reconnu dans la littérature, conscient de pouvoir déjouer l'antonymie première (Droit et littérature). Sa double qualité de juriste et de lecteur passionné l'incite à repérer les curiosités du discours et à en exhiber les paradigmes et les singularités. Il s'est naturellement intéressé au Droit dans la littérature, attentif à ce que Balzac pouvait retenir du Droit de succession, à ce que Bourget pense du divorce, et plus largement aux multiples fictions qui mettent en scène des procès devant une Cour d'Assises...

Jean-Pol Masson affiche volontiers ses préférences littéraires : « Pour le théâtre, je relis volontiers Molière, Beaumarchais, Musset, Montherlant, Sartre, Anouilh. Pour le roman, Balzac, Maupassant, Anatole France, Mauriac, Céline.

Pour la poésie, Nerval, Baudelaire, Saint-John Perse. » Et il inclut Voltaire « pour l'ensemble de son œuvre ».

La langue est devenue pour lui, au fil du temps, une source inépuisable de développements, codifiant les ressources de l'invention et assurant l'imprévisible relais entre la parole et l'imaginaire. L'outil expressif retient aujourd'hui sa meilleure attention et sa lecture formelle explore par le menu les ressources langagières déployées par les auteurs pour personnaliser et authentifier la personnalité du discours.

Les chroniques analytiques de Jean-Pol Masson confortent le lecteur dans sa perception textuelle. Rien n'est laissé au hasard et, de l'intention comme de la procédure verbale, le propos écrit révèle sa véritable nature. Au-delà des figures et des modes oratoires inspirants, Masson revisite le texte, non pour le réduire au mécanisme créatif, mais pour mettre en lumière l'historicité des moyens mis en œuvre et la richesse expressive du passage. Collaborateur actif du *Non-Dit asbl* pendant de nombreuses années, Jean-Pol Masson poursuit aujourd'hui la publication de ses propos diligents dans la revue *Nos Lettres*. Son inlassable inventaire des moyens et des figures engagés dans un projet d'écriture nous rappelle que la lecture mobilise quantité d'incitants dont la nature nous est le plus souvent, étrangère. En définitive, l'outillage est vaste et le choix des moyens, bien souvent aléatoire...

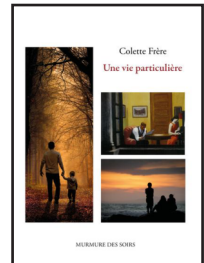
Structurant averti (et malicieux) dans l'exercice du langage, Masson se réserve la place du maître, tout à la fois, au cœur du livre et de sa contexture. Il se montre soucieux de l'effet produit mais en même temps, curieux des modes d'éveil et des figures empruntées...

Un amateur d'art éclairé, tout à la fois lecteur et consultant qui nous ramène à la langue de tous les possibles...

Le temps d'ouvrir le dernier ouvrage de Colette FRÈRE : *Une vie particulière*¹, et d'amener le public au cœur même d'un roman de proximité, sensible et interpellant...

1. Colette Frère, *Une vie particulière*, roman, éd. Murmure des Soirs, 2025.

Juriste comme son partenaire d'un soir, Colette Frère totalise dix ans au Barreau de Bruxelles. Un puissant intérêt et une évidente (et légitime) curiosité, l'incitent à découvrir et explorer le comportement humain, ses dérives, ses contrastes et sa déconcertante imprégnation sociale.



La romancière a vécu vingt ans en Amérique. Elle y a travaillé plusieurs années comme correspondante de la Télévision de la communauté française.

Dans le cours d'une vie mouvementée – parfois chahutée –, elle porte à sa fille Julia, ses amis et l'écriture, la part d'amour et de fidélité qui rehausse et anoblit son existence.

Deux romans la ramènent à ses préoccupations premières :

Sans toi (éd. Plon 2002). Des femmes qui ont abandonné un enfant acceptent enfin de lever le voile et de raconter leur histoire... *Le Complexe de Moïse* (éd. Albin Michel, 2006), s'attache à la double et difficile loyauté : celle à la famille adoptive et celle à la famille biologique, qu'il est impossible d'oublier.

D'entrée de jeu, Jean-Pol Masson se glisse dans le roman et détaille les intervenants : Luca et Isabelle ont construit leur relation amoureuse sur les bancs de la

faculté de sociologie. Entre eux, Pierre-Henry, l'ami recherché (idéal ?) qui sera le parrain bienvenu lorsqu'Isabelle aura affiché sa maternité...

Ils seront trois à revendiquer l'amour d'un enfant et à tenter de le séduire (cadeaux multiples, présence incessante, promesses et charme...). Luca pourrait réguler ce flux affectif et ramener chacun à ses premiers devoirs mais...

Colette Frère répond sans ambages aux questions de son partenaire, et mieux encore, elle anticipe et précise avec pertinence les positions complexes, faussement innocentes et volontiers conflictuelles de ses personnages. Une fois de plus, elle nuance (et corrige) les trajectoires sensibles de la (fausse?) innocence des uns, de la (fausse ?) ambiguïté des autres. Autant d'attitudes tout à la fois réservées et confondantes dans l'univers clos du cercle familial.

Précisons que l'écriture vivante, claire et suggestive prend le lecteur à témoin et lui insuffle une sorte de « responsabilité muette » dans un cadre social émergent, moins convenu et plus imprévisible... Le temps pour lui de soustraire son propre environnement au devenir ambigu des familles et des jeux de rôle qui alimentent le quotidien.



Photographie de Martine Regout.

Une soirée thématique aux multiples têtes mais assurément, une Table d'auteurs à entretenir comme une amitié partagée, entre l'étude formelle et la fiction, assorties l'une et l'autre d'une bienveillante proximité.

Lectures

Éric ALLARD, *L'Addition des Songes*. Poésies. Bruxelles : éd. du Grenier Jane Tony, coll. Les Chants de Jane n°45, 2025.

Éric Allard surprend avec une galerie de vingt poèmes-tableaux surréalistes, inspirés d'œuvres connues ou méconnues des XXe et XXIe siècles. De René Magritte et Max Ernst à Dominique Hoffer, en passant par Jane Graverol, Suzanne Van Damme ou Paula Rego, il brosse plusieurs époques (post-)surréalistes et fait également la part belle aux femmes artistes, souvent éclipsées par leurs contemporains masculins.

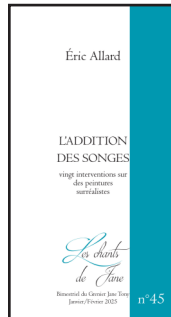
Mais loin d'offrir simple description et encore moins explication – y-aurait-il lieu de décrire des peintures surréalistes, d'ailleurs, dont la force et la singularité indubitables sont données sans discussion, au mieux issues du rêve ou de l'inconscient, des images visant à susciter réaction et émotion immédiate, comme le déclencheur d'un appareil photo ou la gâchette d'un pistolet –, l'auteur développe organiquement certains éléments, propose des filiations, génère de nouvelles images ou suscite la (les) question(s). En somme, fait œuvre de poésie.

Et en effet, de poésie surréaliste (« La grenouille fait la mantille et le beau temps ») : associations automatiques, espèces de cadavres exquis onanistes, vers sans rime ni parfois raison, où se glissent ici et là des effluves de l'enfance – chère à l'auteur – et une dose d'ironie voire d'autodérision – ibidem (« En songeant à ses seins / un croissant de lune m'éborgne »). Ses vers font parfois écho à l'érotisme des

œuvres, qui à l'instar de nos rêves ne manque pas dans l'univers surréaliste. Le style est vivace – telle une plante – et varié, à l'image de ses modèles peints. On y trouve même une « période vache » à la Magritte (lire « Dog Woman », p.19).

Une chose est sûre, *L'Addition des Songes* d'Eric Allard, Chants de Jane n°45, avec son vibrant *revival* surréaliste, donne furieusement envie de se replonger dans les œuvres des artistes à l'univers déjanté et souvent interpellant qu'il convoque pour nous.

Arnaud Delcorte



Claudia RITTER et Marie-Ange BERNARD, *Jacques De Decker, homme-orchestre: portrait d'un humaniste* (Cycle de conférences au Palais des Académies et autres textes). Essais. Herent : éd. Marot, 2025.

Émouvant, instructif, très documenté et bénéficiant d'une belle forme graphique, ce livre, publié cinq ans après la disparition de Jacques De Decker, reprend les textes du cycle de conférences organisé en 2021 (juste un an après son décès) sous l'impulsion d'Yves Namur qui lui a succédé en tant que Secrétaire perpétuel.

Son épouse Claudia Ritter et Marie-Ange Bernard ont enrichi et densifié l'ouvrage, en regroupant des poèmes, des témoignages, des instantanés, des souvenirs et des photographies très personnels ainsi que des réflexions approfondies.

Les différents textes sont tous issus d'amis, de l'Académie ou du milieu culturel en général. On y retrouvera notamment (outre Marie-Ange Bernard et Claudia Ritter) la plume de Philippe Lekeuche, Stefan Hertmans, Yves Namur, Luc Dellisse, Béatrice Delvaux, Alain Berenboom, Pascal Vrebos, Jean-Claude Idée, Sigrid Bousset, Véronique Bergen, Maja Polackova, Marc Guiot, France Guwy et Françoise Wuilmart.

Évoquant son œuvre littéraire (romans, nouvelles, œuvres théâtrales, essais, traductions...), son engagement politique et social en tant que journaliste, ses actions à l'Académie des Lettres, ainsi que dans le monde de la culture et de la création artistique, le livre met en lumière une (petite) partie des facettes multiples de l'humaniste Jacques De Decker.

Chacun des intervenants met aussi en avant la générosité et la profonde attention que portait aux autres cet homme remarquable pour qui l'amitié était essentielle.

« Lorsqu'il interviewait un artiste, un écrivain la plupart du

temps, Jacques le mettait très souvent en scène comme dans un décor de théâtre. On pense alors au rythme des trois unités classiques imprimé au présent : le moment, l'endroit, la conversation. Harmonie de la rencontre. » (Marie-Ange Bernard).

Martine Rouhart



Isabelle BIELECKI, *Qu'importe la porte*. Poésies. Mont-Saint-Guibert : éd. le Coudrier, coll. Sortilèges, 2025.

Le nouveau recueil d'Isabelle Bielecki – superbement illustré par Pierre Moreau et préfacé par Éric Allard – prolonge d'une certaine façon ses deux ouvrages précédents (*Fenêtre sur mes jardins en friche* publié au Coudrier et *Fiel au cœur* chez Bleu d'encre). C'est que partout il est question à la fois d'enfermement et d'espace à conquérir.

Qu'importe la porte, l'essentiel réside dans le choix que l'on a de la franchir ou pas.

Celles du palier, du grenier, de la cave, celle qui s'ouvre sur la rue, les dangers et désillusions, ou « la porte interdite » pour affronter les souvenirs.

Le recueil dit l'hésitation, la prudence de chaque instant – qui peut-être empêche de vivre pleinement –, cette oscillation permanente entre attente, inquiétudes et appels de liberté, entre l'ouverture et le repli, le dehors et le dedans.

Mais même au-dedans..., il s'agit de risquer son être, de passer des caps. Au long du recueil, les portes se font de plus en plus symboles ; l'auteure entrouvre celles de ses propres paysages intérieurs et d'une rencontre avec elle-même et son passé. Il en est ainsi de la porte d'un rêve, d'un parfum, de son enfance, de son vide, du pardon et de l'oubli...

Chaque porte évoque un mystère, une tentation, mais la pousser suscite presque toujours une appréhension, la crainte de quitter une sorte de refuge construit au fil du temps. C'est un combat incessant, une peur presque viscérale de se fourvoyer, tant d'erreurs qu'elle croit déjà

avoir commises, tant de choses à rattraper surtout, comment sortir du labyrinthe sans se blesser davantage ?

Qu'importe la porte, il suffit d'oser l'entrebâiller, sans forcer, sur l'ailleurs et ses possibilités infinies, l'important est de se donner la chance de voir passer les « oiseaux chasseurs d'ombres mélancoliques », et la lumière fragile et ténue qui brille dans le jardin mouillé...

Martine Rouhart



Éric BROGNIET, *L'or obscur des chemins*. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern, Collection « Poétiques », 2025.

On connaît la poésie d'Éric Brogniet, ses essais consacrés à la poésie et aux poètes, son dévouement à l'édition des ouvrages de ses pairs. Nous en avons rendu compte régulièrement ici, dans des recensions agrémentées d'entretiens avec l'écrivain. Il vient de publier une postface remarquable à la réédition du roman de Jean-Louis Lippert *Mamiwata*, roman que l'on a pu redécouvrir lors de la récente Foire du livre de Bruxelles, sur le stand des Éditions Edern.

C'est à cette nouvelle enseigne de l'édition belge francophone que le poète publie *L'or obscur des chemins*. L'ouvrage réunit des poèmes courts glanés dans l'œuvre poétique de Brogniet. L'assemblage de ces scintillements poétiques éclaire comme autant de balises, un cheminement dont chaque pas invite à la rêverie, au songe ou au questionnement.

Après une première lecture, le promeneur apprécie mieux l'exergue de Dylan Thomas à laquelle il revient avant de cheminer une nouvelle fois sur les traces de Brogniet : *L'obscurité est un chemin, la lumière est un lieu* nous glisse à l'oreille l'auteur gallois. Au fil de la centaine de pages qui composent le recueil, à chacune des lectures, le regard attentif (celui du cœur) se laisse hypnotiser par son incandescence omniprésente (*Le feu pulvérisé parle pour nous*). Le mouvement, le foudroiement, la métamorphose et tant d'autres vibrations naissent, sous la plume de Brogniet, d'une maîtrise jamais démentie de la formulation poétique.

L'investigation par l'écriture ouvre des mondes insoupçonnés : c'est là son enjeu, son défi et son pari. *La parole de la sensation nue est belle comme une bombe à retardement* : n'est-ce pas là, dans ce « retardement » de la

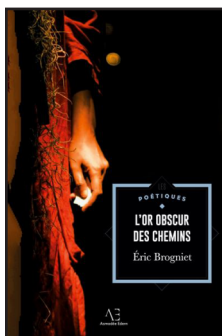
déflagration que réside la puissance volcanique de la poésie ? *Les voiles de la liberté, sait-on jamais jusqu'où le vent va les pousser ?* Et ici, le poète ne nous révèle-t-il pas cette volonté obstinée de quitter l'entrave à chaque instant où la plume se pose sur la feuille ?

On pourrait se saisir ainsi de chacune des étincelles surgissant de l'élan créateur, confronté au réel pour s'en extraire dans autant de jaillissements qui lézardent l'obscurité.

Peut-être faut-il alors relire à nouveau le volume, fait d'or, d'obscurité et de chemin, en faisant sienne cette vocation : *Tout poète écrit la déchirure d'être dans le travail du temps.*

Voici un livre qui vous deviendra indispensable, nous en faisons le pari !

Jean Jauniaux



Éric BRUCHER, *Pardonne-nous nos offenses*. Nouvelles. Neufchâteau : éd. Weyrich, coll. Plumes du Coq 2025.

Voilà des pages à ne pas mettre entre toutes les mains, ou plutôt ...si, tant ce livre a l'effet salutaire de bousculer l'ordre établi, les tabous et les mentalités. Chacun des sujets abordés pourrait ouvrir un débat infini, passionné et enflammé. Mais l'intention de l'auteur, c'est avant tout d'inciter à la réflexion critique : sur les idées étroites et préconçues, sur les dérives de notre société et de certaines façons de penser.

Les thèmes, mis en histoires sous la forme de nouvelles, sont très variés et tous extrêmement sensibles, porteurs de polémiques. L'auteur ne prend pas parti, il met en scène des personnages, souvent attachants, qui se démènent dans leurs doutes, leurs questionnements et leurs erreurs, il raconte des situations pour en montrer l'outrance jusqu'à l'absurdité, et laisse toute la place aux réactions des lecteurs en leur for intérieur...

La façon presque caricaturale dont ces thèmes de société sont traités, le ton, le langage parfois volontairement relâché peuvent heurter, si l'on se contente de parcourir les nouvelles l'une après l'autre sans prendre la peine de lever les yeux pour se demander : « Et moi, qu'est-ce que je pense de cela, que faudrait-il que j'en pense ? »

Il sera question des préjugés, de racisme (que l'on trouvera d'un côté comme de l'autre), des excès du wokisme et du «politiquement correct», de la sexualité des prêtres, des relations hommes femmes, du féminisme immodéré, de l'intolérance, du délicat problème du port du voile, de la victimisation en général, des diktats de notre société que nous suivons parfois inconsciemment, de l'aspect subjectif des offenses faites à l'un(e) ou à l'autre, de la vitesse de

propagation des (fausses) rumeurs, de l'incompréhension entre les générations, des risques que chacun court de se faire accuser de fautes et harcèlements divers et de finir par se sentir coupable de tout comme d'incarner simplement (et sans l'avoir voulu) « l'homme blanc de plus 50 ans »...

Le livre d'Éric Brucher est un hommage à la fraternité entre les êtres. Il est porteur d'universalisme et de liberté dans le respect de l'autre ; il met à mal la pensée binaire, la tyrannie d'une certaine morale et l'enfermement dans des cases identitaires.

Ses propos, d'une saine lucidité, souvent satiriques, laissent aussi la part belle à l'humour, sans nul doute le meilleur système d'argumentation et d'autodéfense intellectuelles...

Martine Rouhart



**Pierre CORAN et Carl NORAC, *L'Ascenseur des dieux*.
Roman (réédition). Bruxelles : éd. M.E.O., 2025.**

Père et fils se sont donné bien du plaisir romanesque à concocter ce petit roman d'été, plein de surprises, avec des décors de chez nous, le Grand Ascenseur de Strépy, le Canal du Centre, la Cantine des Italiens, le Musée de Mariemont et des personnages secondaires, bien typés, qui respirent l'âme d'une région.

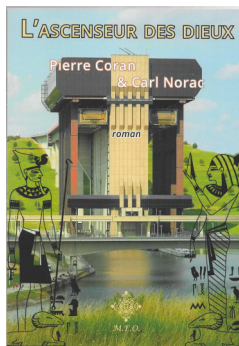
Articulé en chapitres, entrelardés d'extraits du « Journal » de Franck Harvet, passionné d'égyptologie et qui a trouvé en Ophélia Romano peut-être sa voie, le roman a des côtés lupinesques d'enquête policière où interviennent d'étranges faits, autour du Grand Ascenseur, mâtinés de chats assassinés, de coffre qui plonge dans le Canal et d'un colombophile obscur.

Le récit, bien mené, a des petits côtés des livres d'André Dhôtel : cette magie pour des récits d'enfance qui nous mènent loin.

Bien écrit, surprenant par un réalisme bien maîtrisé, le livre se lit avec bonheur et rapidité.

On en sort heureux.

Philippe Leuckx



**Dominique Costermans, *Outre-Mère*. Roman (réédition).
Neufchâteau : éd. Weyrich, coll. Plumes du Coq, 2024.**

Ce roman est paru pour la première fois chez Luce Wilquin en 2017 et a été réédité chez Weyrich fin 2024. C'est le premier roman de Dominique Costermans, qui s'était plutôt spécialisée dans la nouvelle. On comprend que le thème ici traité nécessitait un long développement et que le genre romanesque s'imposait. *Outre-Mère* nous plonge au cœur des secrets de famille, ces secrets bien gardés par certains membres du clan et qui paralysent les générations suivantes. D'un côté, il y a la mère, Hélène, perdue dans sa souffrance et qui se tait. De l'autre, Lucie, sa fille, qui découvre par hasard quelques morceaux de la vérité et qui veut savoir. Elle mettra des dizaines d'années pour mener l'enquête de son côté et surtout pour parvenir à faire parler Hélène. L'écriture suit ce parcours pas à pas, dans un lent déroulement en spirale, reproduisant les différentes étapes par lesquelles Lucie (le double de l'autrice) est passée.

Le but de cet ouvrage n'est pas de faire découvrir la vérité au lecteur à la fin du livre, en maintenant le suspens tout au long de l'ouvrage. Non, cette vérité, elle est révélée dès les premières pages. Le grand-père dont personne ne parle jamais, Charles Morgenstern, qui était juif, a collaboré avec les Allemands pendant la guerre. Il a même été condamné à mort par contumace après le conflit. C'est le comble de l'horreur, en quelque sorte. Comment un Juif a-t-il pu aider à l'arrestation d'autres Juifs ? On comprend que le silence fut pour Hélène la seule manière de survivre. Le lecteur sait donc déjà ce que Lucie ne sait pas encore. Ce qui est ici raconté, c'est sa recherche obstinée. En fait, nous sommes en présence d'un roman initiatique, d'une longue quête vers la vérité.

Sa mère ayant changé de patronyme, Lucie, qui est catholique, ignore même qu'elle est d'origine juive. Pourtant, elle comprend très vite qu'on essaie de lui cacher quelque chose. Chaque question posée crée un malaise chez sa mère. Devenue adulte, Lucie veut connaître la vérité à tout prix. Elle va devoir passer « Outre-Mère » et dépasser le silence obstiné d'Hélène. Elle va investiguer, et tenter de mettre en place les différents éléments du puzzle.

« Pendant des années, j'ai accumulé les questions, les traces, les signes et les preuves. J'ai fréquenté les administrations, les archives, les palais de justice. J'ai envoyé des requêtes, interrogé des fichiers, rencontré des témoins. Pendant des années, j'ai pris des notes. Le temps est venu de rassembler les fragments de cette histoire et de les articuler en un récit éclairant. » (*Op. cit.* page 107)

Mais écrire va s'avérer un exercice difficile. Loin d'apaiser l'autrice-narratrice, le fait de replonger dans le manuscrit s'apparente à une descente aux enfers, « à l'obscurité effrayante de nos fondations ». Impossible de romancer les faits, de laisser libre cours à l'imagination. Mais le récit ne doit pas non plus simplement énumérer ces faits, comme un simple rapport de police. Comment dès lors trouver le ton juste ? D'autant que Lucie nous dit que son devoir est peut-être de pleurer pour tous ceux qui n'ont pas pu le faire avant elle et qui se sont réfugiés dans le silence ou l'oubli. Elle doit donc parler (écrire) au-delà de son histoire personnelle. Mais l'écriture d'un roman suppose de ne pas tout dire. Il faut plutôt suggérer afin de laisser au lecteur une marge de manœuvre. Or, ici, Lucie veut tout savoir de son histoire. Comment dès lors rendre les faits avec exhaustivité tout en conservant une certaine mise à distance, un certain flou dans l'écriture ? Il semblerait que Dominique Costermans, elle, y soit arrivée.

Dire la vérité n'est pas sans danger. Ainsi, Lucie se

demande comment vont réagir ses amis juifs quand ils comprendront que son grand-père à elle est peut-être responsable de la déportation du leur ? C'est délicat, on en conviendra. La narratrice trouve des subterfuges. Pour parler de Charles Morgenstern, elle emploiera un vouvoiement qui permet une mise à distance.

« Charles Morgenstern, en 1946, vous avez trente et un ans. Vous êtes condamné à la peine de mort par contumace. » (*Op. cit.* p.16)

Pour Lucie, elle emploiera parfois la forme en « je », parfois la forme en « elle » :

« Je ne dis à personne que j'écris ce récit. » (*Op. cit.* p. 116)

« Aujourd'hui, Lucie a cinquante ans » (*Op. cit.* p.117)

Ce changement subtil de point de vue permet à Dominique Costermans de raconter une histoire personnelle tout en conservant la distance nécessaire à la romancière qui écrit une œuvre de fiction.

Mais qu'a donc découvert Lucie au cours de ses recherches? D'abord qu'elle est d'origine juive, ce qu'elle ignorait. Ensuite que sa grand-mère (la mère d'Hélène) n'avait pas disparu pendant la guerre, comme on le lui avait dit. En réalité, elle est allée travailler en Allemagne (le fameux STO, Service du travail obligatoire) alors qu'Hélène n'a que quatre ans et son fils quatre mois. Quand elle reviendra, son fils sera mort et sa fille adoptée. Lucie ne comprend pas comment une mère peut agir de la sorte. Elle en veut à son aïeule. Mais, plus tard, elle apprendra que celle-ci a été obligée par son mari, Charles Morgenstern, de quitter la Belgique pour l'Allemagne, parce qu'elle avait évité la déportation à une famille juive en la prévenant d'une rafle imminente. Charles, qui est pronazi, rexiste, et dont le travail consiste à arrêter des personnes pour le compte de l'occupant, la punit ainsi atrocement.

Personnage abject que ce Charles. Son épouse est à peine

partie en Allemagne qu'il se remet en ménage avec une autre femme (dont il aura un enfant). Il l'entraînera plus tard, en 1945, dans sa fuite vers l'Allemagne. Puis, il l'abandonnera à son tour pour se réfugier en France sous un faux nom, afin d'échapper à la justice. Là, il aura encore une autre compagne dont il aura plusieurs enfants. Il la quittera finalement pour une quatrième femme qui lui donnera elle aussi un enfant.

On comprend le bouleversement de Lucie, quand elle apprend toutes ces horreurs (plus le fait que Charles a sans doute tué des réfractaires au travail obligatoire). Charles est un monstre sans morale. Mais au moins elle connaît maintenant la vérité, cette vérité cachée pendant un demi-siècle. C'est un soulagement d'avoir brisé le mur du silence. D'autant que petit à petit, devant les preuves accumulées, sa mère se met à parler et révèle des éléments qui permettent de mettre en place toutes les pièces du puzzle : l'adoption de sa mère après la fuite de son père, les origines juives, l'existence des oncles et tantes et leurs nombreux descendants.

Toutes ces recherches de Lucie qui l'ont amenée à découvrir la vérité ont également modifié les rapports qu'elle entretenait avec sa mère.

« Il y a une douleur terrible entre ces deux femmes, l'une qui veut savoir et l'autre qui ne peut pas dire. » (*Op. cit.* page 205).

Hélène reste enfermée dans ses secrets et donc fermée aux questions de sa fille. Mais quand la vérité se fait jour petit à petit et que la mère accepte enfin de parler, elle est reconnaissante envers sa fille d'avoir compris son silence et sa douleur. Elle est reconnaissante de l'avoir délivrée. Leurs rapports peuvent désormais prendre une autre tournure.

Dans tout ce qu'elle a appris, ce qui touche le plus Lucie, ce qui la soulage et la déculpabilise, c'est que sa grand-mère a voulu sauver des Juifs.

« Je ne dois plus sauver des Juifs puisque Suzy l'a fait. »
(*Op. cit.* p.152)

« Je suis la petite-fille de cet homme-là. Ce destin me pèse depuis cinquante ans. Mais désormais je suis aussi la petite-fille de cette femme-là. » (id.)

Mais Lucie continue à réfléchir et se demande comment son grand-père a pu devenir celui qu'il est devenu. C'est que la frontière est parfois mince entre ce qui fait qu'un homme devient un héros ou un traître. Si Charles a collaboré avec les Allemands, c'est parce qu'il n'avait pas pu intégrer l'armée belge. Si cela avait été le cas, aurait-il commis tous les méfaits qu'il a commis ? Nul ne le sait. Ainsi, il avait commencé par exercer un travail de traducteur pour les Allemands avant de collaborer plus ouvertement avec eux. Un autre membre de la famille était lui aussi traducteur, mais c'est avec les Anglais qu'il s'était mis en rapport. Est-ce le hasard qui guide la destinée des hommes ou bien ce qu'ils sont vraiment par nature qui les pousse dans l'une ou l'autre voie ?

Lucie, qui a été coupée d'une grande partie de sa famille, fait plusieurs fois allusion au mur de Berlin, qui a lui aussi séparé des parents de leurs enfants, des frères de leurs sœurs, des cousins de leurs cousines.

« Je suis en larmes devant la télévision et le spectacle des Allemands de l'Est tombant dans les bras de ceux de l'Ouest. Je ne peux pas, avec tant d'autres, courir à Berlin, aider à mettre ce mur en pièces, écouter Rostropovitch. J'ai dans les bras mon premier enfant, une petite fille née dix jours plus tôt. »
(*Op. cit.* page 67)

Toute idée de séparation est donc intolérable pour Lucie, même quand elle concerne les Allemands, ces anciens ennemis. On notera qu'à la différence de sa grand-mère, elle ne se rend pas en Allemagne mais reste auprès de son enfant qui vient de naître.

Outre-Mère est donc une œuvre qui se veut universelle et qui touche chaque lecteur. Par le portrait qui est fait d'une famille bruxelloise, c'est le destin de millions de personnes que l'on devine derrière. Que nous soyons Juifs ou non-Juifs, nous avons tous des parents et des grands-parents qui ont connu cette période trouble de la guerre 40-45, avec la défaite, les camps de prisonniers, le travail obligatoire, les collaborateurs, les dénonciations, etc. Ce roman nous plonge dans la noirceur de ces temps obscurs et participe à un devoir de mémoire salvateur.

Jean-François Foulon



Arnaud DELCORTE, *Gandhara*. Poésies. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2025.

Ce copieux recueil est sans doute une subtile ethnographie du désir, par le biais de la poésie – qui décale, surgit, intensifie, relate, pointe, émerge, attise.

Il est sans doute aussi ardu d'oser parler de ce désir qui s'injecte dans chacune de ces pages, entre salive, fange, « ombres », nuits intenses, « infortunes », « échos d'un ailleurs », et pourtant, le poète le fait, exposant, s'exposant, nu, avide, cherchant à égrener « cette douce violence de nos membres éraillés ».

Dans toutes les routes du monde, entre Bruxelles, Gandhara, Le Caire, Jérusalem, les invites de regards, de frissons, égarent notre poète, toujours à l'affût des beautés, quand le feu des désirs sommeille, rejaillit et que « des garçons sauvages écument les rues ».

Nulle complaisance, toutefois, le regard acéré multiplie les saynètes d'amour quand ils « se flairent », se reconnaissent.

« La pointe des épis caresse ma paume tournée vers la terre » : la poésie transcende la piquûre sensuelle, l'exalte, l'exulte en un chant mille fois identifiable, où les corps et les âmes fusent en gestes incontrôlés.

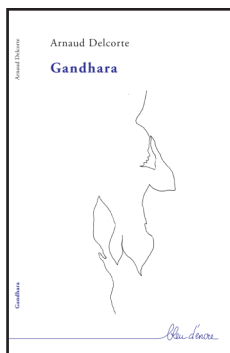
« Je dénoue les fièvres nocturnes » : nombre de scènes de nuit poussent le lecteur dans les retranchements de la chair qui jouit. *L'Amant* de Duras semble se répéter ici dans la chaleur qui feule.

Arnaud Delcorte tresse ainsi les ligaments des désirs exposés, échos sublimes de l'autre (« être écume/ sur le fil tendu de tes hanches »).

Nulle éthique ne vient encombrer le passeport pour le plaisir, le partage secret, « résonance » timbre « la singulière déclinaison charnelle ».

Jamais l'auteur ne s'est tant dévoilé, sachant que le vrai naît des plus belles flexions des peaux, des gestes (« je te serre des deux bras car j'ai peur de me perdre »). L'aveu découvre le chant interminable et beau des possibles rencontres.

Philippe Leuckx



Patrick DEVAUX, *Ne le dites à personne*. Poésies. Illustrations de Catherine Berael. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2025.

Selon son style habituel (des poèmes effilés aux vers squelettiques), le poète ici fait résonner davantage de gravité, dès le titre que la fin du recueil va nier : il s'agit de taire des urgences et la poésie avec ses «jeunes phrases», récitée ou pas, ne fait peut-être pas le poids face aux événements, aux « drones » qui menacent. Le silence serait-il souhaitable ?

Tout le livre semble rendre à la poésie un hommage de mots, de « mains », de « doigts », de « poignées de mains » alors que des réseaux vides s'arrogent tous les droits.

« Les mots n'en peuvent plus », gronde-t-il, ils sont bien faibles en pareille époque, et peut-être aussi obsolètes pour certains.

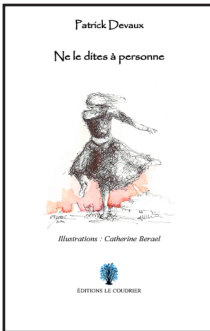
Alors, on peut imaginer les vers d'une récitante, d'une poétesse comme une manière de libération, comme des «rimes applaudies».

Et la poésie s'étale, précieuse matière : les « mots ensemble » pour « mettre / le feu / au néant ».

Jamais, le poète n'a-t-il aussi délibérément évoqué son métier de « faiseur de mots », citant un renfort de «phrases», de « rimes ».

Le livre donc, au-delà de se citer, acquiert une belle gravité, celle des urgences à dire. Par exemple : «le sang des hommes».

Philippe Leuckx



Anne DUVIVIER, *Dernière folie*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O, 2025.

Il y a du Claude Sautet dans la plume d'Anne Duvivier. Le goût des autres, bien sûr ! mais aussi celui de leurs rêves avortés. On rit, on s'amuse mais au fond que sont nos amis devenus ? Et s'il n'était jamais trop tard pour une dernière folie ?

Dans son nouvel opus, Anne Duvivier braque sa caméra sur un groupe de post-soixante-huitards, Hervé, Claire, Ludivine et les autres. Tous ont cru au rêve de mai 68, fait la salutation au soleil, et vécu en communauté rassemblés autour de leur gourou Swamiji.

Aujourd'hui, Swamiji, de son vrai nom Monsieur De Vlaeminck, est mourant. N'est-ce pas le moment de se réunir à nouveau, de reconstruire le rêve ensemble ? De caresser encore l'idée d'un habitat communautaire ? De faire revivre l'Oasis, là où ils furent si heureux.

Hervé dont la vie clopine un peu se voit fort bien à la tête du navire, d'ailleurs sa maison s'y prête parfaitement, juste quelques aménagements à prévoir.

Pari tenu, les amis d'autrefois se réunissent pour une semaine dans la maison d'Hervé. Juste un essai. Après ils décideront.

Le livre d'Anne Duvivier, sa plume rapide et son incommensurable connaissance de l'âme humaine, laisse en bouche le goût d'un bonbon acidulé. Les petites choses inavouables de la vie, les liaisons ou les histoires d'un soir comme le verre de trop, prennent une place importante dans le récit. Et c'est fort bien vu car l'existence se forge de ces détails, perlée de secrets, entre orages et soleil voilé.

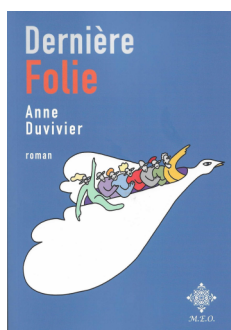
L'auteure démontre une fois encore, avec brio, que des mots doivent être posés pour avancer vraiment. Elle traite,

toujours un sourire au coin de la plume, des non-dits qui dévorent. Comment parleront-ils de cette jeune femme fragile qui n'a pas résisté au charme de leur communauté ? Mais pourquoi donc s'est-elle suicidée ?

Si le livre paraît léger, ne vous y fiez pas. La réunion de vieux amis, sa tendresse et ses affrontements, s'inscrivent dans le contexte du temps qui passe inexorablement. Du tri à faire dans nos rêves. Dans nos souvenirs. Et de l'indispensable confrontation au réel de nos vies.

Sans doute l'œuvre la plus aboutie d'Anne Duvivier.

Colette Frère



Pascal FEYAERTS, *Racines de l'éphémère*. Poésies. Dessins de l'auteur. Préface de Philippe Colmant. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2025.

Huitième recueil du poète au Coudrier, le livre, qu'il a lui-même illustré, regorge d'aphorismes et d'images gorgées de sens.

« Sous la faille, le poète émerge », dit-il, s'assignant un vrai travail de fond, autour des thèmes qui l'arriment au réel : la main, l'arbre, la lumière, le chemin.

Rien de gratuit dans ce périple du sens : les poèmes déroulent leurs inventions, leurs trouvailles et leur auteur tente chaque fois de « s'inventer », forçant le temps, en quête d'une éternité.

Sans doute le poème sert-il à développer en nous cette manière de « créer » qui nous rapproche de Dieu.

« J'ai renoncé à être moi »

« Je me libère de l'arbre »

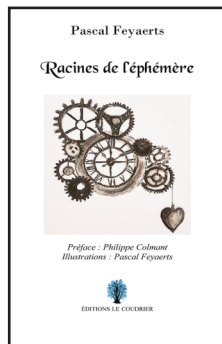
« et la bougie seule sait / la cécité de l'allumette »

« Posséder ne représente rien »

« Les frontières nous façonnent »

L'écriture, comme on le voit, est brillante, et les images cernent bien le réel observé.

Philippe Leuckx



Colette FRERE, *Une vie particulière*. Roman. Esneux : éd. Murmure des Soirs, 2025.

Le titre du roman évoque irrésistiblement le très beau film d'Ettore Scola (1977) interprété par Sofia Loren et Marcello Mastroianni : *Una Giornata particolare*. Il y a bien un couple dans le roman de Colette Frère mais tout à fait atypique, si l'on peut dire : deux hommes, une femme et un enfant. L'action se déroule en Belgique, au milieu du siècle dernier, dans la période de l'après-guerre. Luca Rossi est le fils d'un immigré, un mineur sicilien, Pietro, arrivé seul d'abord dans le Borinage. Le copain de collège du jeune homme, Pierre-Henry Sémonart, est issu, lui, d'une famille aisée. Ils ont comme amie commune Isabelle, le même âge, et forment un trio inséparable, lié par les mêmes centres d'intérêt intellectuels et la légèreté des mœurs des années soixante. On s'embrasse amoureusement, tour à tour, entre garçon et fille. Pierre-Henry, socialement très proche d'Isabelle, ne fera pas obstacle au rapprochement plus intime de son ami rital avec la jeune et jolie demoiselle.

Entretemps ils vont se lancer tous les trois dans des études de sociologie à Bruxelles, fréquenter peu ou prou le cercle, ou le milieu social plutôt, de l'un et de l'autre et opter d'un côté pour les fiançailles entre Isabelle et Luca et, de l'autre, pour le joyeux célibat du fils unique de bonne famille. Répartition des rôles surprenante, sauf à laisser Sémonart s'imposer tout de même comme parrain de l'enfant à venir. Ils vont former de la sorte, une fois les études terminées, un trio à la fois charmant et infernal car le jeune étranger va connaître de grandes difficultés à assumer seul et librement son rôle de père. Face à lui, il aura un rival omniprésent et intrusif, plus généreux que nécessaire, plus affectueux et paternel même que le père biologique.

On suivra, tout au long du roman, la concurrence, le conflit plus souvent encore entre les deux hommes. La mésentente ne tournera pas, comme on aurait pu le croire, autour d'Isabelle, froidement fidèle à son bel homme de mari, qu'elle a choisi aussi pour épargner à Pierre-Henry le risque du mariage et de la paternité. L'on apprendra en effet, au cours du récit, que ce dernier est issu d'une famille à problèmes : géniteur absent, mère volage et peu douée pour la seule maternité, préférant les aventures de passage, une liaison, par exemple, avec un certain Luca, vite épris, mais qui sera de courte durée. Il y a ici comme une allusion à peine voilée au célèbre roman de Stendhal...

Ce qui pourrait ressembler plutôt à un vaudeville ne l'est pas du tout, bien au contraire ! Il règne dans cette étonnante histoire de famille, autant dans la narration que dans les dialogues, vifs et cinglants, une tension très forte. Les situations houleuses et problématiques ne manquent pas, les chapitres, courts et comme coupés à la lame fine, rappellent parfois l'univers étouffant d'Alberto Moravia ou cruel et cynique du cinéaste Bertolucci.

Luca, malgré ses succès comme critique et professeur de cinéma à l'I.A.D., n'est pas heureux et supporte très mal l'ombre obsédante de son ami ; il cherche ailleurs le plaisir qu'il a à peine goûté aux côtés de la baronne Sémonart, la fascinante mère de son inséparable et encombrant camarade.

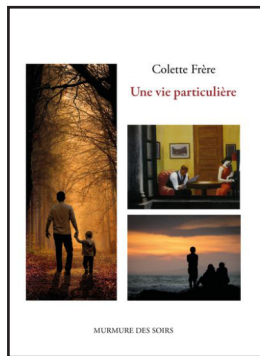
Cette vie particulière d'un héros, triste et pauvre, mal aimé depuis son enfance par Dona Bella, une mamma séparée de son mari parti travailler loin du foyer, est racontée d'une manière fort originale, mêlant alternativement le présent, le passé et l'âge de la retraite. Elle nous a paru assez proche de la vie et des premiers écrits d'Albert Camus, ceux qui précèdent la fulgurante percée de *L'Étranger*. Comme lui, Rossi connaîtra la difficulté de se hisser dans le monde de la

bourgeoisie, de l'aisance et du luxe, de même que la pénible expérience de la vie en triangle. Il cherchera plutôt l'affection de femmes simples, issues elles aussi, de l'immigration, comme « bouées de salut » dans une société dont les règles complexes et fort lâches en même temps ne s'apprennent pas sans risques ni déconvenues.

Que va devenir *in fine* Laurent, l'enfant de Luca et le filleul chéri de Pierre-Henry ? On le saura lorsqu'il sera adulte, au bout d'un scénario haletant et semé d'imprévus.

Un roman dense et caustique, que l'on quitte à regret et qui aura exigé de la part de l'auteure une maîtrise sans faille pour aboutir à un fameux dénouement quasi cinématographique : un plan d'ensemble sur une foule de personnages en quête impatiente d'un metteur en scène. Un clin d'œil, cette fois, à Pirandello ou à Visconti. On ne prête décidément qu'aux *ricchi* dans cette œuvre séduisante et particulièrement *particulière*.

Michel Ducobu



Jacques GOYENS, *La Tentation de l'Empire*. Essai. Louvain-la-Neuve : éd. Academia, coll. L'Histoire en mouvement, 2025.

L'Histoire en mouvement.

L'auteur nous invite à découvrir le deuxième essai qu'il publie dans cette collection. L'ouvrage est préfacé par un ancien commandant de la 7e brigade blindée (Besançon), Nicolas Richoux.

Le sujet est particulièrement vaste et s'étend du Nouvel Empire (l'Égypte à partir de 1550 ACN) pour s'achever, si l'on ose dire, aux nouvelles frontières de la Russie. En deuxième partie (les Corrélats) sont analysés plusieurs domaines qui touchent de près à l'histoire : Propagande et Désinformation (ex : la prétendue nazification du peuple ukrainien par Poutine); la Démocratie, avantages et inconvénients (en 2024, moins de la moitié de la population mondiale vit dans une démocratie) ; implications philosophiques et religieuses (le monothéisme est-il un facteur qui favorise davantage la collusion entre le pouvoir politique et la religion ?). D'autres points essentiels sont envisagés par ailleurs : la Justice, le Droit, la Culture, les Ressources naturelles, le Commerce et, bien entendu, l'Impérialisme.

Près de deux cents pages d'une densité impressionnante : dates, chiffres, lieux et personnages forment un bloc compact qui donnerait le tournis au lecteur avide de connaître enfin une trêve, ou mieux encore, une véritable paix sur notre bonne vieille Terre.

Mais pas de place pour le rêve d'un fou ni pour l'utopie. Depuis que l'être humain s'est senti une vocation de guerrier (durant le néolithique ?) jusqu'aux déplorables nouvelles qui inondent, chaque jour, écrans et journaux, la guerre fait rage

quelque part, toujours aussi cruelle et injuste, barbare et sanguinaire. Au cœur de l'histoire de l'Humanité, la soif de puissance, de régner sur un territoire de plus en plus grand, d'être le maître absolu d'un empire, est omniprésente.

L'historien Jacques Goyens l'a bien compris et nous en fait un récapitulatif à la fois précis et passionnant à suivre, n'étaient le chagrin et la pitié que le lecteur éprouvera inévitablement à compter tant de victimes, tant de ruines, tant de spectacles épouvantables laissés dans le sillage des chefs assoiffés de victoires et de leurs troupes fanatisées.

Babylone, Marathon, Poitiers, Narva, Lépante, Pavie, Austerlitz, Waterloo, Verdun, Dunkerque, Stalingrad, Pearl Harbour, Hiroshima... La liste des victoires et des défaites, des crimes contre l'humanité et des tragédies est interminable.

Il n'empêche ! Toute nuit, toute éclipse, a son aurore, un jour, et la vie, la volonté, le génie de l'homme parviennent heureusement à prendre le dessus et à opter pour l'avenir.

L'incroyable paradoxe se vérifie alors : les armistices fleurissent sur les terres meurtries et les entre-deux- guerres redonnent espoir et imagination aux peuples. Les orgueilleux empires se sont effondrés ou émiettés, les parlements et les assemblées reprennent vigueur, les cités se reconstruisent peu à peu et les régimes démocratiques montrent à nouveau la voie à suivre.

L'auteur nous en parle avec clairvoyance et conviction, espérant que l'homme des tranchées fera place, plus longtemps, plus sûrement, à celui des cultures et des bibliothèques.

L'Homo bellicus ou peut-être aussi la Dame de fer, sa version féminine beaucoup plus rare par bonheur, s'effaceront au profit du citoyen, du philosophe et de l'homme paisible.

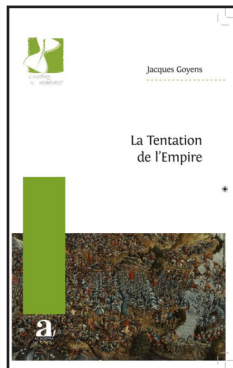
Laissons le mot de la fin à Napoléon s'exprimant devant ses soldats après la bataille d'Austerlitz : *Mon peuple vous reverra*

avec joie et il vous suffira de dire J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde Voilà un brave !

Il vous suffira, lecteurs, de traduire ces belles envolées patriotiques en russe, en coréen, en arabe, en turc, en kinyarwanda, en swahili, en hébreu, en anglais, en japonais, en bas latin ou en grec... dans toutes les langues guerrières qui ont éructé ou diffusent encore des hymnes meurtriers sur notre pauvre monde.

Voilà un ouvrage qui vient à son heure pour nous rappeler une des pires tentations de l'être humain : l'esprit de domination et de possession. Tout le monde n'en est pas atteint mais le mal persiste un peu partout, d'un pôle à l'autre, finirons-nous par le croire ! Et cette inquiétante perspective nous donne froid dans le dos !

Michel Ducobu



Liza LEYLA, *Le journal d'Amapola*, Pleine lune. Chez l'auteur, 2025.

Eliza Muylaert, en poésie Liza Leyla, est bien connue dans notre Association. Elle est une de nos poètes les plus sensibles. La vie est pour elle une féerie, où il se rencontre d'une part les « Gmolochiens » (méchants, dans son vocabulaire fictif, qui envoient «des ondes négatives à l'humanité qu'ils veulent détruire par manipulations et violence»), et, d'autre part, les « Elefénixiens », mouvement que symbolisent l'éléphant (sagesse et paix), et le phénix (immortalité et résurrection). Notre poète est très inventive. Elle a imaginé une réalité rêvée, faite sur notre mode, mais zébrée de lumières nocturnes, avec des buissons ardents, des papillons multicolores, des étangs aux étincelles argentées, des roses, des nénuphars...

Poésie de couleurs, de senteurs, agitée de phénomènes paranormaux, peuplée de magiciennes et baignée d'amour. Poésie optimiste, mais qui ne méconnaît pas les drames de la condition humaine. Au demeurant, l'auteure ne vit pas renfermée dans sa tour d'ivoire. Elle dénonce les injustices, les impostures, les superstitions racistes, les inégalités entre hommes et femmes. Il n'est pas étonnant qu'après un débat en faveur de la Guinée-Conakry, le célèbre Dr Camara l'ait pressentie comme marraine d'une école à Mamoridou.

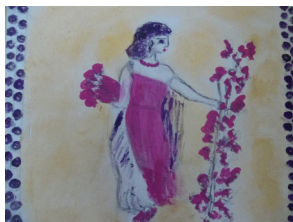
Notre regretté ami Jean-C. Baudet, Docteur de l'Université de Paris VI et administrateur de l'AEB, que quelques-uns d'entre nous ont connu et apprécié pour sa vaste culture de polymathe distingué, sa bonhomie, l'avait tôt repérée. Il lui avait consacré une étude serrée. Il écrivait ceci, notamment : « La poésie que Liza Leyla cherche à révéler est habituellement ignorée, insue, par les prosaïques. Il s'agit de l'objet ultime de la phénoménologie. » Nous pouvons remplacer le mot

«phénoménologie» par « poésie », et singulièrement par la poésie de Liza Leyla. Voilà qui vaut brevet.

Le Journal d'Amapola qu'elle nous donne, est un mélange subtil de vie fictive, et d'échos aux contingences tirées de notre vie de tous les jours. Mythologie et contemporanéité. Il se réfère au journal littéraire de plus de 500 pages de l'auteure. C'est un hymne à la liberté poétique et à la pensée libre. Jean-C. Baudet rappelait dans son étude que Liza Leyla, d'éducation flamande, a voulu s'exprimer en français, comme Maeterlinck et Verhaeren. Par ailleurs, parfaite polyglotte, elle fait partie de la Presse internationale comme correspondante.

Ella a publié ses premiers poèmes sous l'égide d'Émile Kesteman, dans sa revue « Les Élytres du hanneton », aux pages de laquelle on pouvait lire les signatures d'Huguette de Brocqueville, d'Anne-Marielle Wilwerth, de Marie-Claire d'Orbaix, Marcel Hennart, Caroline Lamarche, Michel Voiturier, Colette Nys-Mazure... Des auteur(e)s aujourd'hui qui sont des références dans l'histoire de nos Lettres. Lisa Leyla est une auteure de cette qualité, qui mériterait d'être mieux connue, quoiqu'elle soit déjà très répandue dans nos cercles. Ces cercles, appelés sarcastiquement « chapelles » par des critiques inconséquents à eux-mêmes, affectant d'ignorer que tous les grands mouvements de l'histoire littéraire française sont sortis de ces cercles restreints constitués autour de quelques personnalités solitaires.

Marcel Detiège



Nicole MARLIERE, *L'homme-enfant*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2025.

Habilement mené, le quatrième roman de Nicole Marlière, *L'homme-enfant*, nous plonge dans le dédale des relations familiales : leurs hauts, leurs bas et surtout leurs dérives émotionnelles parfois surprenantes, souvent inattendues.

L'action se situe en Belgique et nous entraîne au cœur de tout un panel d'espoirs, de désillusions, de pièges, de frustrations. L'âme humaine est décidément bien complexe surtout lorsqu'il s'agit d'amour et de dépendance affective.

La plume fluide de Nicole explore donc le terrain des liens si fragiles qui unissent et désunissent les êtres.

Nous faisons la connaissance d'Alice, mère possessive et surprotectrice, et de son fils Théo n'osant pas s'engager avec Vicky, une femme qui pourtant représente beauté et liberté. Il y a aussi la sœur de Théo, India, vivant une relation toxique avec Franco.

N'est-on pas tous prisonniers de quelque chose ? Otages d'une situation, otages de nous-mêmes ?

Mais « le désordre des êtres est dans l'ordre des choses », affirmait Prévert...

L'essentiel en tout cas est d'« entrer en guérison » par rapport au deuil, à la culpabilité, à l'abandon. Le chemin est long, et peut aussi s'avérer cruel ! Nous le découvrons au fil des pages.

Voilà les nombreuses pistes de réflexions que suscite la lecture de cette histoire attachante, dont on attend le dénouement avec impatience.

Dénouement subtil, sensible et juste à la fois.

Alors, question ultime que l'on peut se poser au terme du récit : comment aimer bien ?

Anne-Marielle Wilwerth



Marcelle PAQUES, *Sois un papillon*. Poésies. Couverture de Catherine Hannecart. Yvoir : éd. Bleu d'encre, 2025.

Pour la troisième fois, Bleu d'encre accueille les poèmes de Marcelle Pâques. Après *Le cristal des jours* (2020) et *Le cœur en balade* (2022), les poèmes de *Sois un papillon*, simples, humbles, comme un journal de bord d'une vie ordinaire, signent l'amour et la ferveur de leur auteure pour les « choses de la vie », pour l'évocation des jours qui défilent, avec leur lot de surprises et de « rêves / en bandoulière ».

On lit « la vie / nue / frémir/sous les caresses », ou « Une joie pure, enfantine / refait surface »/ étonnée, apaisée ».

Cela n'empêche pas l'écrivaine de parler aussi de choses plus graves comme la guerre ou la situation des migrants apeurés.

Mais l'essentiel, sans doute, est ailleurs, dans les brèves descriptions d'un monde intime, entre chien et jardin, dans l'écoute des oiseaux, « en apnée / dans le regard de l'autre ».

Les images, bien choisies, circonscrivent ainsi « l'infinité des possibles » à portée de main, sans hausser le ton.

Philippe Leuckx



Timotéo SERGOÏ, *N'oublie pas la baueté du désodrde*. Amougies : Cactus Inébranlable éditions, 2025.

Changer les lettres d'un mot ne le rend pas illisible. Voilà un titre qui joue de ce constat. Les poèmes aphoriques de notre poète-cheminant, passionné de Cendrars et de jeux sur la langue ont la vivacité de ce qui est neuf et s'explore.

Depuis longtemps, ce poète qui tient du clown, du découvreur, du magicien verbal, fore loin les potentialités de la langue française, tapisse les murs de villes de petits poèmes manuscrits.

Plus de trois cents textes tentent de nous initier à cette novlangue d'un poète rare car il est bourré d'initiatives et de talents. Ce qu'il touche se pare de beauté, d'humour, d'étrangeté sans jamais se départir d'une once d'insolence bienvenue.

Voici donc le monde de Sergoï : on pourrait tout citer tant l'imaginaire de Timotéo (on sait que ce prénom d'emprunt renvoie à Stéphane GEORIS, né en 1964) renverse les conventions, titille la réflexion, ouvre les portes d'une nouvelle rationalité, puisque la logique de la langue renforce celle du lecteur et de sa raison. Il y a donc ici de nombreuses raisons de le lire, d'apprécier ses trouvailles, de rire ou de « pleurire » :

« Tout ce qui pleut n'est plus à plaindre.

À peu de choses près, je pourrais être vous, non ?

L'humain est habillé de moi, comme je suis vêtu de foules.

Fais-toi rare mais fais-moi rire !

Il serait temps de dédouaner Rousseau, non ?

Plante un jardin dans tes lunettes !

Soudain, ton pas m'a plu. Du grand verbe pleuvoir.

Ne dites pas "tête de linotte"

Et dites Piaf. »

La poésie ludique de Sergoï n'oublie jamais d'être inventive,

LECTURES

.....

c'est ce qui fait son charme, sa drôlerie et surtout sa singularité.

Philippe Leuckx



Daniel SIMON, *C'est ici. Poésies.* Val-de-Reuil: éd. Les Carnets du Dessert de Lune, 2025.

Daniel Simon a plus d'une corde à son arc, mais il a exercé tellement d'activités qu'il devient difficile de le présenter de manière exhaustive. Né en 1952 à Charleroi et vivant à Bruxelles, il est à la fois écrivain, homme de théâtre, poète, conférencier, ancien responsable de centre culturel, animateur d'ateliers d'écriture, chroniqueur littéraire, éditeur, etc. Le fil conducteur entre ces différents « métiers » (mais qui sont avant tout des passions), c'est le goût pour la communication. Lauréat du prix Gauchez-Philippot en 2012 et du prix Emma Martin de l'A.E.B. en 2020, Daniel est aussi le directeur des éditions Traverse. Publiant peu et se montrant exigeant, il a su faire de sa maison une référence dans le paysage éditorial belge.

Son recueil de poésie « C'est ici », au titre révélateur, réunit des textes courts, des sortes de tranches de vie vécues, rêvées ou imaginées, dans lesquelles le lecteur se retrouve immédiatement. Chaque mot est pesé et aucun n'est écrit au hasard. Cette condensation du propos atteint souvent un degré d'abstraction manifeste, qui permet de dépasser ce que ces poèmes auraient de trop personnel. Ici, seuls comptent les mots, qui nous font prendre conscience du monde qui nous entoure. Rien de rébarbatif ni de sentencieux, cependant. Tout est jeune, vif et passionné. L'expérience de la vie débouche toujours sur *le chant secret d'une fertile espérance*. Lucidité donc, mais aucun désespoir :

*allez petites
avec vos frères rabougris
sur des chemins
de chagrins et de ruines*

jusqu'au seuil des chambres apaisées.

Le thème de la nuit est omniprésent :

*la nuit
était suffisamment noire
pour rire moins
et pleurer enfin
dans les ruines du jour*

Les voyages et les départs sont un autre thème récurrent :

*J'ai pris des trains
de jour de nuit
livre entrouvert
sur le signet de l'inquiétude*

Certains poèmes s'interrogent sur la langue elle-même :

*peut-être la langue
au mitan des aveux
sans le son des voyelles
ni les serres des consonnes
peut-être enfin ça
rien que ça.*

Si d'autres textes se veulent plus philosophiques, le poète ne boude jamais son plaisir et aime jouer avec les sonorités, comme ici :

*Des larmes encore
ni des lames ni des armes
des larmes encore*

que tu portes dans tes bras

L'enfance n'est jamais loin :

*C'était la nuit
et je n'avais pas peur
enfant oublieux
des terreurs anciennes
[...]
quand je lisais le soir
mon destin héroïque
dans les livres d'images*

La nostalgie, cependant, n'est point de mise. Il faut savoir regarder vers l'avenir et saisir tous les instants furtifs, lesquels débouchent parfois sur le bonheur. Privés de ponctuation et de rimes, tous les poèmes de ce recueil laissent aux mots seuls le soin de nous révéler la complexité de la vie.

Jean-François Foulon



Monique THOMASSETTIE, *Un jeu de piste multiple – Au carrefour des Temps*. Autobiographie. Illustrations de l'auteur. Bruxelles : éd.Monéveil, coll. Résistance, 2024.

Le livre clôture la trilogie : *Un passé multiple*, *Un présent multiple*, *Un jeu de piste multiple*, dont l'auteure tient à préciser qu'il s'agit de « Trois autobiographies partielles. Si elles se recoupent et se complètent, elles demeurent fragmentaires ».

Le recueil se divise en deux parties, *Jeu de piste éveillé* et *Jeu de piste endormi*.

Monique Thomassetie demeure fidèle à elle-même, telle qu'en elle-même l'éternité la change, avec toute sa charge implicite et légère, même face à la gravité du rapport à la mort (« la mort existe puisque nous existons »). Mais il est clair que la « récurrence » inscrit une « résurrection ». En outre, qu'il soit dit que « Je ne mourrai pas de ne pas exister ».

La dimension réflexive de ses écrits poétiques apparaît de la sorte parfois un peu plus insistante mais toujours discrète, l'air de rien.

Dans *Un verbe fait cœur* (au titre vibrant) (Monéveil collection Résistance, 2023), son enracinement au réel est bien affirmé, puisque « La matière demeure ». Cela n'empêche cependant pas les dérives si révélatrices telles que : « Les larmes me montent aux cieux ».

Et l'on perçoit déjà l'émergence de quelques énoncés paradoxaux dont elle a le secret : « Les chaos passionnels finissent par s'ordonner » ou encore « Si le port est bon, la mer est infinie ».

Jean-Jacques Bailly



Ariane VAN COMPERNOLLE, *Contre-Marées*. Roman. Bruxelles : éd. Asmodée/Edern, coll. Les Contemporains, 2024.

Si la côte d'Opale est un lieu de villégiature privilégié, Calais qui la jouxte est celui de tous les désastres. C'est au cœur de ce monde en noir et blanc qu'Ariane Van Compernelle campe le décor de son dernier roman et de ses trois personnages en quête d'un second souffle. Khalid et Hatim ont quitté l'Afrique pour les côtes incertaines de l'Angleterre, ils vivent le regard rivé aux promesses de la Manche tandis qu'Aurore s'est réfugiée dans une petite maison toute proche du Cap Gris-Nez, une histoire d'amour en perdition dans les poches et un bilan de santé en berne. Mais l'improbable rencontre se produit. Poussée par sa solitude et son besoin d'exister, Aurore ouvre la porte de sa maison. Des rires emplissent les lieux, demain existe-t-il ? Quelques mots s'échangent. Mais à peine. Les rêves ne sont pas proscrits mais ils ne peuvent dérouler leurs atours face aux falaises anglaises et leurs promesses.

Il se penche, il ramasse les plumes tombées çà et là. Il lisse de ses longs doigts celles qui sont flétries... Il revient au pas de course vers Aurore. Elle sent sa présence dans son dos et se retourne en souriant... Ils restent face à face étonnés du lien qui se noue entre eux. Que m'arrive-il, je ne peux pas m'attacher, je le sais.

Ariane Van Compernelle ne donne pas la parole aux migrants, les échanges entre les personnages se limitent au quotidien. L'auteure, lors d'une interview, dira qu'elle ne voulait pas parler à leur place. Et c'est un des points forts du roman. Il reste ancré dans la parole du quotidien. Pas de poncif sur le drame de ces vies. Ce qu'il met par contre magnifiquement en lumière, c'est la réciprocité des dons. Aurore les héberge et ce

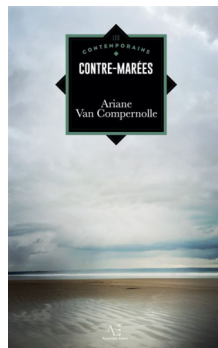
simple don rallume la lumière dans sa vie. L'éclosion de l'amour rode mais ce droit est suspendu quand on est en cavale. Quand être hors la loi signifie espérer l'autre face du décor. Mais le prix de l'espoir est lourd à porter. Une lectrice du roman, ayant migré, a dit au cours d'une rencontre : « J'ai égaré mon âme. »

Roman sur la pointe des pieds, il nous comble car les trois personnages sont à nu, se livrent à travers des regards, des silences, les questions n'existent plus. Survivre est le dernier mot qu'ils ont retenu. Rien à perdre, sauf un bout d'étoffe du bonheur qui refuse de céder.

Ariane Van Compernelle connaît bien le monde des déracinés puisqu'elle s'est consacrée à des ateliers d'alphabétisation et travaille comme écrivaine publique, son diplôme de lettres classiques au fond d'un tiroir. Son terrain d'action : la douleur qui s'empare des vies et la rencontre de mondes que tout oppose.

Ariane Van Compernelle est en rupture définitive de l'entre-soi.

Colette Frère



Myriam WATTHEE-DELMOTTE, *Indemne. Où va Moby-Dick?* Roman. Arles : éd. Actes Sud, 2025.

Qui ne connaît pas le chef-d'œuvre de l'écrivain américain, Herman Melville, publié à New York, en 1851 ? Chacun, de nos jours, a eu vent de *Moby Dick* par l'un ou l'autre biais, dans la version initiale ou en traduction : six versions en français, sans compter les versions abrégées pour la jeunesse, neuf adaptations cinématographiques, trois téléfilms, plusieurs transpositions et romans graphiques ou bandes dessinées, mangas et nous passons d'autres types d'exploitation ou de communication, raps, jeux, tee-shirts, etc.

La fameuse baleine blanche fait partie de l'imaginaire collectif et a symbolisé, au cours des deux derniers siècles et davantage, la peur, la curiosité, l'esprit de conquête, la puissance, la folie destructrice et d'autres sentiments profonds que tout lecteur peut éprouver durant sa vie ou au fond de ses plus noirs cauchemars.

Que pouvait-on donc ajouter à ce livre-phare, un des plus marquants de la littérature mondiale ? Il suffisait d'y penser en quelque sorte... Comme le roman de Melville s'achève par un dramatique naufrage en ne laissant en vie qu'un rescapé accroché à une épave, ce serait bien à lui qu'il reviendrait de raconter, une fois secouru, l'histoire du livre dont il a été un des personnages principaux.

Indemne ! Capable de s'exprimer avec sa voix retrouvée, il va se mettre au service intégral d'une autrice (une femme dans ce monde de brutes marines !) formidablement inspirée et documentée et raconter l'odyssée non pas d'un baleinier sauvé des eaux mais d'un livre, un des 2950 exemplaires de l'édition originale new-yorkaise.

Ce sera son récit, ce seront ses impressions, ses commentaires, ses souvenirs et ses nouvelles découvertes et il

y en aura à revendre. Pensez donc : le volume va passer d'une main à l'autre depuis sa sortie de l'imprimerie des éditions Harper et Brothers jusqu'à la table d'écriture de notre consœur de l'AEB, à Bruxelles. Quel voyage ! Quelle somme de rencontres, de surprises, d'échanges, de dialogues, de références, de citations, de connaissances de toutes sortes va jaillir de ce nouvel ouvrage surprenant et passionnant !

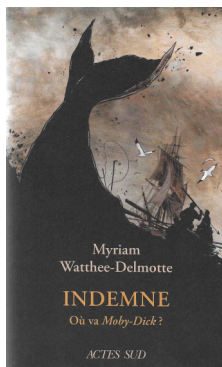
Prêté, vendu, perdu, volé, récupéré, enseigné même ou encore illustré, le livre ancien deviendra non seulement un objet rare, précieux, quasi sacré mais surtout il va offrir l'occasion à ses lecteurs, cultivés ou non, de se projeter dans le personnage-narrateur, Ishmaël, de partager ses aventures et ses émotions et de vivre à son tour une fiction extrêmement riche et formatrice sans encourir le moindre risque de noyade ni d'overdose de scènes, de lieux ou de digressions didactiques. Il s'agit ici d'un livre actuel, écrit dans un style simple et clair qui rappelle irrésistiblement les grandes plumes littéraires du XIXe siècle, anglaises ou françaises.

Nous ne pouvons citer tout le monde. Retenons pour le plaisir les noms de quelques passagers ou passeurs, connus ou non, réels ou imaginaires : le peintre américain Alfred Kappes, *Alice au Pays des Merveilles*, *Oliver Twist* et *David Copperfield*, Peter Pan, le héros à l'infantile syndrome, Jean Giono et Lucien Jacques, le professeur d'anglais Edmond, François l'étudiant de Mai 68, Yannick, celui de l'Université d'Angers, Eve, la lectrice si proche par la pensée de l'autrice elle-même, Christophe, le créateur de la BD contemporaine consacrée à Moby Dick, Claire, la lectrice qui distrait ou émeut même les prisonniers les plus emmurés dans leur silence, Nathalie, la relieuse géniale, Michel le bibliophile... Une foule de curieux et d'amoureux de la littérature qui vont procurer à ce roman maudit de douleur et de mort une nouvelle vie en quelque sorte, de papier certes mais de papier vivant, proche

de nous et d'une humanité souvent bouleversante.

Et où ira finalement Moby Dick ? Dans votre bibliothèque, sans aucun doute, s'il reste encore un peu de place pour vos livres préférés...

Michel Ducobu



Activités de nos membres

Lionel Baland est intervenu le 5 mai dans la matinale Ligne droite de Radio Courtoisie à Paris à propos des résultats du premier tour des élections présidentielles roumaines. Il a été interrogé dans le Journal télévisé de TV Libertés à Paris le 9 mai et le 5 juin à propos, respectivement, de la situation politique en Allemagne et de la chute du gouvernement néerlandais. Il a publié, en mai 2025, deux articles portant sur les élections législatives au Portugal dans l'hebdomadaire berlinois *Junge Freiheit*. Le 27 mai, il est intervenu sur Radio Courtoisie dans le Libre journal dirigé par Xavier Eman consacré à la sortie du numéro 214 du magazine *Éléments*. Le 29 mai 2025, il a parlé dans l'émission Aktuell sur la radio allemande basée en Suisse Kontrafunk de la situation politique aux Pays-Bas à la suite de la chute du gouvernement.

Le 5 avril, dans le cadre du colloque « Écrivains de Wallonie » organisé par l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises de Belgique, **Daniel Charneux** a donné un exposé sur le thème : « Pierre Hubermont, du socialisme au national-socialisme ».

Le 11 avril, à la Maison culturelle de Quaregnon, il a présenté Laurence Boudart et Fleur Hopkins-Loféron pour leurs ouvrages consacrés à Martine et à Mercredi Addams.

Le 16 avril, à l'AEB, il a été présenté par Éric Allard pour ses recueils *À bas bruit* et *En bref* (Bleu d'encre).

Le 30 avril, à la bibliothèque « le Gazomètre » de La Louvière, il a été l'hôte de Nathalie Roland pour son roman *Une semaine de vacance* (réédité chez M.E.O.). Le même jour, il a été interviewé, pour le même livre, par Véronique Janzyk (radio

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Centre FM).

Le 16 mai, à la Co-GuestHouse (Mons), il a évoqué *Norma*, roman et *L'illusion des certitudes* dans le cadre de l'exposition « Ricochets » de Gérard Adam (photographe).

Interviewé par **Myriam Watthee-Delmotte** qui en a rédigé la préface, **Thierry-Pierre Clément** a présenté son essai *Poésie fenêtre ouverte* (éd. SAMSA) le mercredi 18 juin 2025 lors de la Soirée des Lettres de l'AEB. Le samedi 21 juin, il était présent au Marché de la Poésie de Paris où il a dédié son ouvrage.

Philippe De Riemaeker a présenté son nouveau roman, *Le sommeil interdit* (éd. Le Livre en papier) le dimanche 20 avril 2025 à la Chapelle de Nodrenge (Villers-la-Ville).

Le 7 avril 2025, au Petit Chapeau Rond Rouge, **Gaëtan Faucer** a présenté « La Belle époque des auteur(e)s ». Le 21 juin, au Grenier Jane Tony, il a présenté Édith Henry pour son *Variation Caravage* (éd. du Grenier Jane Tony, Les Chants de Jane). Le 1er juillet 2025, au cours d'une « soirée Cabaret » au Centre Jules Verne (Bruxelles), sa pièce *Alice Guy, les anges ont des ailes* a été créée avec la comédienne Maïlyse Hermans.

Le vendredi 11 avril 2025, à la Biblionef de Virton, **Michèle Garant** a présenté une lecture de ses textes poétiques, accompagnée par Jean Pierlot et Jean-Marc Giltaire qui ont mis en musique quelques chansons.

Ludivine Joinnot a reçu la Mention spéciale «Découverte» du Prix Max Jacob 2025 pour *Sans lassitude des paysages* (éd. L'Arbre à Paroles, 2024).

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Début avril 2024, **Christian Lauwers** a publié son roman policier-fantastique *Le maître des rêves* chez Murmure des soirs.

Le 7 avril 2024, il a participé à la Foire du Livre de Bruxelles sur le stand des Éditeurs singuliers.

Le 14 avril 2024, il a participé au premier salon des auteurs *Plumes en fête* au centre culturel Action Sud de Nismes (Viroinval).

En juin et en décembre 2024 il a participé aux journées *Des livres et vous* organisées par la Librairie éphémère à Couvin.

En novembre 2024 il a co-édité le volume *Money, it's a hit ! Mélanges sonnants et trébuchants offerts à Jean-Marc Doyen*, aux éditions du CEDARC.

En décembre 2024, il a publié son roman SF *L'objet le plus précieux de la galaxie* aux éditions Asmodée-Edern.

Le 13 mars 2025, il a participé à la Foire du Livre de Bruxelles sur les stands des éditions Asmodée-Edern et des Éditeurs singuliers.

Le 30 mars 2025 il a participé au deuxième salon des auteurs *Plumes en fête* au centre culturel Action Sud de Nismes.

Philippe Leuckx a participé au Marché de la Poésie de Paris les samedi 21 et dimanche 22 juin 2025.

Philippe Marchandise était l'invité de la Faculté des lettres de l'Université de Porto ces 7 et 8 avril, dans le cadre de la *Semaine de la Francophonie* au Portugal.

Les étudiants avaient lu et étudié son dernier roman, *L'éléphant qui avait du pollen sur les pattes arrière* (éd. Mols). Le 7 avril, il a répondu à leurs questions pendant près de deux heures.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Le lendemain, introduit par le Professeur José Domingues de Almeida, il a donné une conférence sur l'écriture romanesque : *Pourquoi le romancier écrit-il ? pourquoi le romancier est-il lu ?*

Le 23 juin 2025, dans le cadre de l'Université d'été organisée par la Faculté de droit de Poitiers, **Jean-Pol Masson** a fait un exposé intitulé « Des fleurs, une Emma, une chanson, ou les ennuis judiciaires de quelques auteurs ».

Le 15 avril 2025, à la librairie Librebook (Ixelles), **Bertrand Misonne** a participé à une conversation ouverte sur l'intelligence artificielle et l'éthique autour de son roman *Le Nouveau Michel H.* (éd. Edern) en compagnie de Lea Rogliano, chercheuse à la VUB et à l'ULB.

Martine Rouhart a dédié ses recueils de poèmes au Marché de la Poésie de Paris le vendredi 20 juin 2025.

Le 16 avril 2025 à Ixelles, le livre collectif *Amorces de récits – en soutien à Boualem Sansal* initié par **Liliane Schraûwen** a été présenté avec des lectures d'extraits, de la musique, et des interventions des autrices et auteurs y ayant participé.

Leïla Zerhouni a remporté, pour son recueil *De vie, de sable et de vent* (éd. Bleu d'Encre), le Prix Faucerama 2025 qui lui sera remis le 18 octobre prochain lors d'une soirée Faucerama dédiée à Marc Meganck.

Errata

Désolé, Eulalie !

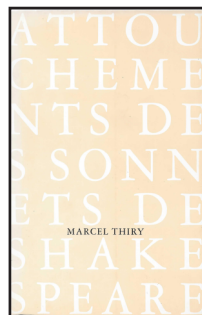
Dans son article consacré au beau livre de Michèle VILET, *Ce n'est pas le silence* (Nos Lettres n° 53, page 60), notre ami Michel Voiturier écrivait : « C'est un texte du 10^e siècle sur la déploration d'une jeune fille martyrisée. » L'une des tâches que je me suis assignées en tant que relecteur est d'unifier les graphies. Par convention, je remplace donc, dans l'écriture des siècles, les caractères arabes par les romains, ce qui aurait dû donner : « un texte du Xe siècle ». Pour une raison qui tient sans doute à un excès de rapidité, j'ai tapé deux fois le X, ce qui donne cette absurdité : « un texte du XX^e siècle » ! Un lecteur attentif nous l'a fait remarquer, ce qui appelle cet article dans lequel je prie Michel Voiturier d'accepter mes excuses.

La Cantilène de sainte Eulalie, comme le savent « la plupart des gens, s'ils ont reçu à l'école un minimum d'histoire littéraire » (je cite Michel Voiturier), est le plus ancien texte littéraire en ancien français (plus exactement, dans une langue romane distincte du latin). Il est même plus ancien que le Xe siècle puisque la plupart des datations le situent autour de 880. Ce texte de 29 vers (28 décasyllabes assonancés deux à deux et un pentasyllabe conclusif) est conservé à la bibliothèque municipale de Valenciennes.

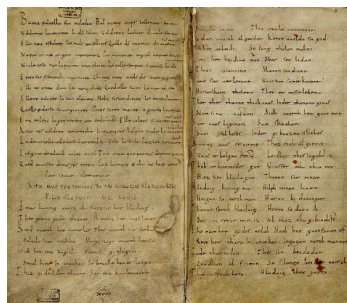
Pour me faire pardonner cette bourde, je vous livre, non ma traduction mais, comme dirait Marcel Thiry qui se livra au même exercice pour les sonnets de Shakespeare, mes « attouchements » de la *Cantilène* (plus précisément mes *effleurements*, étant donné la virginité de la sainte !), en promettant d'être plus attentif à l'avenir !

Eulalie était pieuse pucelle.
Son corps était beau, son âme plus belle.

Les rivaux de Dieu se crurent capables
De la condamner à servir le Diable.
Elle restait sourde aux mauvais conseils :
Qu'elle renie Dieu qui demeure au ciel !
Ni pour de l'argent, ni pour des joyaux,
Ni pour des pressions, ni pour des cadeaux,
Rien ne pouvait forcer la jouvencelle
À renier sa foi au père éternel.
Elle fut présentée à Maximien,
Qui était alors le roi des païens.
Il exigea d'elle, et ce fut en vain
Qu'elle répudie le nom de chrétien.
Pour lui résister, elle se raidit :
Mieux vaut supporter fouet ou pilori
Que perdre aujourd'hui sa virginité.
Elle mourra donc dans la chasteté.
Ils la jettent alors au milieu des flammes
Elle est sans péché : elle ne s'enflamme.
Le roi des païens n'admet sa défaite :
Il ordonne de lui trancher la tête.
La demoiselle ne contredit pas,
Si le Christ l'ordonne, elle partira ;
Changée en colombe, elle monte aux cieux.
Prions que pour nous elle implore Dieu
Afin que le Christ nous ait en pitié,
Et qu'à notre mort, grâce à sa bonté,
Le Ciel nous accueille.



Marcel Thiry, *Atouchements des sonnets de Shakespeare*.
Bruxelles : éd. André De Rache, 1970.



Manuscrit original conservé à la
Bibliothèque Municipale de Valenciennes
(Source: Wikipédia).

Daniel Charneux

Soirées des Lettres du trimestre:

Mercredi 16 avril 2025 : Claude Donnay, *Ozane*. Roman présenté par Philippe Leuck – Daniel Charneux, *À bas bruit et En bref*. Poésies présentées par Eric Allard – Nathalie Gassel, *Eros Androgyne et autres textes*. Poésies présentées par Eric Brogniet.

Mercredi 21 mai 2025 : Véronique Biéfnat, *Belgiques*. Nouvelles présentées par Karin Clercq et Gabrielle Alloing – Alexandre Melnik, *Constellation de la Lyre* et *Festival mondial de poésie "La Lyre émigrée"*. Présentation par Isabelle Bielecki – Laura Schlichter, *Murmurations* et *Recoudre la nuit*. Poésies présentées par Alexandre Millon.

Mercredi 18 juin 2025 : Isabelle Seret, *William ou le sens de la peine*. Récit présenté par Isabelle Bielecki, Laurence Vielle et Fouzia Elmerabei – Thierry-Pierre Clément, *Poésie fenêtre ouverte*. Essai présenté par Myriam Watthee-Delotte – Bertrand Misonne, *Le Nouveau Michel H*. Roman présenté par Frédéric Vinclair.

**Retrouvez toutes ces interventions sur
notre chaîne Youtube
"Association Des Ecrivains Belges".**

Chère Amie, cher Ami,

Si vous souhaitez recevoir les numéros suivants de Nos Lettres, merci de vous mettre en ordre de cotisation 2025 pour cette année, si ce n'est déjà fait.

37 € à verser sur le compte bancaire BE64 0000 0922 0252.

Cordialement à vous,

Le Comité d'Administration de l'AEB

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlif.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be

sabam



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be

aml



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 54 | 3^{ème} TRIMESTRE 2025



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS DES LETTRES ET DE LA SABAM**

La revue Nos Lettres, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.